
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



GUSMAN

LE BRAVE

DRAME

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre impérial de l'Odéon
le 19 septembre 1853.

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE ET Ce, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

GUSMAN
LE BRAVE

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

MÉRY



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1853


TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

La chronique de Gusman, le Cid de Tarifa, est peut-être la plus belle page de l'histoire d'Espagne; Gusman est le Brutus chrétien. Plusieurs poëtes espagnols ont mis au théâtre le dévouement sublime et les déchirantes angoisses de sa fèmme dona Maria Coronel. Le Romancero et ses vieilles légendes ont immortalisé le nom de *Gusman el Bueno*, et rien n'est touchant à lire, dans ces chroniques populaires, comme l'histoire du serpent tué en Afrique par le héros espagnol pendant son exil.

Après le succès de *Gusman le Brave*, la première expression de gratitude doit s'adresser, au nom de tous, et en mon nom, à son excellence M. Achille Fould, ministre d'État, qui, par sa puissante initiative et les conseils de son goût si éclairé, a transformé la salle de l'Odéon, et a fait de ce théâtre le plus beau monument artistique de Paris.

M. Alphonse Royer, le nouveau directeur, n'a reculé devant aucune dépense pour donner à Gusman une hospitalité scénique digne de ce glorieux nom. Dans les bien sincères remercîments que j'envoie à M. Royer, j'en réserve la moitié pour son ami M. Gustave Vaëz; par ses conseils, son goût et son expérience, M. Vaëz m'a rendu facile le travail de ces cinq actes espagnols, que les exigences de la scène française hérissaient de tant de difficultés.

Maintenant aux artistes qui ont enlevé ce grand succès. Et d'abord à Ligier, ce connétable de l'art tragique, à cette haute intelligence qui a rendu tant de services aux poëtes, en donnant aux vers ce relief, ce coloris, cet éclat, cette mélodie parlée, qui font de l'alexandrin la langue de l'aristocratie dramatique et de la suprême distinction; — à Mme Mélingue, qui a eu la bonne idée de s'arracher aux douceurs de sa délicieuse villa pour remonter sur le théâtre où elle a été reine, et pour faire triompher dona Maria Coronel, avec tant de larmes, tant de sensibilité maternelle, tant d'énergie sublime et de poignante désolation; — à Brésil, qui a créé le rôle de José avec une verve, une originalité, une puissance si merveilleuse; qui a ressuscité, même sous le côté plastique, une de ces colossales figures du moyen âge, un des hommes d'armes du Cid; — à M. Vonoven, ce jeune et brillant lauréat du Conservatoire, qui a débuté, dans le rôle difficile de don Pèdre, avec un éclat plein d'avenir; — à M. Fleuret, le superbe Aliatar, vrai comme un More grenadin oublié vivant dans l'Alhambra depuis la bataille du Guadalquivir; — à MM. Talbot et Harville, qui, dans des rôles trop courts et très-difficiles pourtant, ont rendu un si grand service à l'exécution de l'ensemble; — à Mlle Roqueville, qui doit retrouver à Paris ses triomphes de Bruxelles, et qui a donné au personnage historique de dona Sol une grâce, une beauté, une poésie, une tristesse si touchantes; — à Mlle Bérengère, le plus charmant *cherubino d' amore* qu'on puisse voir dans l'armée féminine des pages lutins; — à Mlle Alix, qui, en se chargeant d'un petit rôle, a prouvé qu'elle était digne d'en jouer un plus grand; — et, pour finir, encore à Ligier, qui, après plus de cinq siècles, ressuscite avec tant de noblesse et de fierté castillane cet héroïque Gusman, le sublime chrétien de Tarifa, le Brutus baptisé.

GUSMAN

LE BRAVE





PERSONNAGES.

DON ALONZO PEREZ DE GUSMAN,	M. LIGIER.
DONA MARIA, sa femme,	Mme MÉLINGUE.
DON PÈDRE, leur fils,	M. VONOVEN.
DON JUAN, Infant de Castille,	M. HARVILLE.
DONA SOL, sa fille,	Mlle ROQUEVILLE.
LE ROI DON SANCHE,	M. TALBOT.
ALIATAR, chevalier more,	M. FLEURET.
JOSÉ, homme d'armes de Gusman,	M. BRÉSIL.
DON RAFAEL, } pages de Gusman,	Mlle BÉRENGÈRE.
ON FABIO, } pages de Gusman,	Mlle ALIX.
DON LUIS OSORIO,	M. DAUNAY.
DON LOPE D'AYALA,	M. GAUTHIER.
DON CARLOS,	M. PETIT.
DON DIÈGUE,	M. GRIGNY.

SEIGNEURS, DAMES, PAGES, SOLDATS, HOMMES
ET FEMMES DU PEUPLE.

Le premier acte à Séville, les quatre autres à Tarifa, en 1294.

GUSMAN

LE BRAVE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une grande salle dans l'Alcazar de Séville.
Au fond, des jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON LUIS,
DON LOPE, DON CARLOS, DON DIÈGUE,
GROUPES DE SEIGNEURS, DE DAMES ET DE PAGES.

DON LUIS.

Enfin la paix est faite!

DON CARLOS.

Et la guerre civile
Ne nous désole plus!

DON LUIS.

Nous sommes à Séville,
Dans l'Alcazar! vraiment j'ai le cœur tout joyeux
De revoir ce palais toujours cher à nos yeux!

DON LOPE, s'approchant.

Don Sanche est possesseur d'un belle couronne.

DON CARLOS.

Oui, Castille et Léon relèvent de son trône.
Quel bonheur pour don Sanche !

DON LUIS.

Un bonheur mérité.

DON LOPE.

Et son père pourtant l'avait déshérité,
Comme rebelle ! Eh bien, tout le passé s'oublie,
Et voilà la concorde à la cour rétablie.

DON CARLOS.

Don Juan même l'infant, frère de notre roi,
Cet infant dont l'audace a semé tant d'effroi
Sur l'Espagne est, dit-on, redevenu fidèle...

DON LOPE.

Il était prisonnier ?

DON LUIS.

Oui, mais la citadelle,
Sa prison à Burgos, s'est ouverte, et l'infant
Vient, dit-on, d'en sortir absous...

DON LOPE.

Et triomphant.
Je le connais trop bien !... c'est lui que je redoute.

DON CARLOS.

Le roi n'aurait pas dû le délivrer !

DON LOPE.

Sans doute !
C'est une grande faute !

DON LUIS.

Oh ! don Sanche, aujourd'hui,

Ne craint rien ; il est fort, l'Espagne est toute à lui.
L'infant est seul ; il perd ses vieux auxiliaires ;
Les musulmans partout sont chassés ; leurs repaires
Ne les protégent plus, et leur dernier soutien,
Tarifa voit flotter un étendard chrétien.

Mouvement général, don Diègue quitte le groupe où il causait, il se rapproche.

DON DIÈGUE.

Tarifa?

DON CARLOS.

Beau fleuron reconquis!

DON LOPE.

Il scintille
De nouveau sur la tour de Léon et Castille.

DON LUIS.

Un héros l'a repris.

DON DIÈGUE.

Son nom?

DON LOPE.

Il est cité
Comme un nom que don Sanche a toujours détesté ;
C'est Alonzo Pérez de Gusman.

DON DIÈGUE.

Capitaine
Accompli!

DON CARLOS.

C'est un Cid!

DON LOPE.

Oui, mais chose certaine,

Don Sanche lui tiendra toujours rigueur...

DON LUIS.

Pourquoi?

DON LOPE.

Mais Gusman s'est battu contre lui.

DON LUIS.

Pour le roi?
Pour Alphonse le Sage et contre un fils rebelle.

DON LOPE.

Soit, mais pour se venger l'occasion est belle;
La noble Tarifa n'aura jamais l'honneur
De recevoir Gusman comme son gouverneur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSÉ.

JOSÉ, s'avançant.

Et qui nommera-t-on?

DON LUIS.

Ah! d'où nous vient cet homme?

JOSÉ.

De Tarifa, seigneurs; c'est José qu'on me nomme;
L'assaut de Tarifa n'eut jamais son pareil;
Il y faisait très-chaud sous le casque au soleil!

DON CARLOS.

Et la ville est au roi?

JOSÉ.

Comme votre maitresse

Est à vous; mieux encor! car un jour de tendresse
La plus fidèle cède; et moi je vous promets,
Seigneurs, que Tarifa ne cédera jamais!

DON LUIS.

Pour nous parler avec cette brusque franchise
Quels sont tes titres?

JOSÉ.

Moi, s'il faut que je le dise,
Je n'en ai point; je suis un soldat; c'est bien peu
Pour vous; beaucoup pour moi, je m'amuse à ce jeu
Qu'on appelle la guerre; à tous tant que vous êtes
Je vous enseignerai l'art d'aplatir les têtes
Sous la masse de fer, et d'arriver à temps
Toujours, s'il faut saigner quelques mahométans.

DON LUIS.

C'est un héros encore inconnu...

JOSÉ.

Nous ne sommes
Vous et moi, Fidalgos, que d'apprentis grands hommes.
Parlez-moi de Gusman! instruits à ses leçons
Nous ne sommes rien, nous, et nous disparaissons
Devant lui, comme on voit s'éteindre sur la grève
Les feux follets des nuits quand le soleil se lève!...
Moi, je suis l'écuyer du soleil.

DON CARLOS.

Et vraiment,
Sur le More il a pris Tarifa?

JOSÉ.

Lestement.
Comme je vous le dis; je crois m'y voir encore

D'ici; rien n'est plus dur que la tête d'un More.
J'en ai bien fracassé trente au moins pour ma part,
Sur l'échelle, à travers les créneaux du rempart!
Mon épée était bonne... un acier de Murcie!
Eh bien! ces fronts si durs m'en ont fait une scie!
Celle-là... regardez son beau pommeau luisant...
Est neuve... de mon maître un glorieux présent!
Et don Sanche en voyant les clés qu'il va remettre
Ne le nommerait pas gouverneur, ce cher maître!
Si pareille injustice arrivait à Gusman,
A la barbe du roi je me fais musulman!

Aliatar paraît.

DON LUIS.

Ainsi l'assaut fut rude à Tarifa?

JOSÉ, *montrant Aliatar.*

Sans doute!
Fidalgos... regardez celui qui nous écoute...

DON LUIS.

Un More?

JOSÉ.

Ambassadeur dans le palais admis;
Il fut le plus vaillant de tous nos ennemis!
Dis, noble Aliatar, n'est-ce pas que la flèche,
A Tarifa, sifflait chaudement sur la brèche?

SCÈNE III.

LES MÊMES, ALIATAR.

ALIATAR.

Le roi de Tétouan, de Fez et de Maroc

M'a dit : Vois-tu la ville assise sur le roc
En face de l'Afrique? Eh bien je l'ai choisie
Comme la noble clé de mon Andalousie ;
Garde-moi Tarifa ; veille d'un œil jaloux
Sur ce premier rempart du jardin andaloux.
J'ai fait selon ses vœux ; mais toute destinée
Est écrite là haut, fatale ou fortunée !
Hélas ! d'un nouveau Cid le nouveau glaive a lui
Sur moi !... Dieu seul est grand, et n'ayons foi qu'en lui !

JOSÉ.

Noble cœur ! tout païen qu'il est, moi je l'honore ;
C'est un chrétien caché sous l'écorce d'un More.

DON LUIS, voyant venir l'infant.

Voici l'infant.

DON CARLOS.

Il faut l'éviter.

DON LUIS.

Avec moi
Venez donc présenter vos hommages au roi.

L'infant s'arrête au fond et regarde les courtisans s'éloigner.

JOSÉ.

Adieu, noble ennemi, je vais joindre mon maître.

Il sort.

SCÈNE IV.

ALIATAR, L'INFANT DON JUAN.

ALIATAR.

Je sais toujours tenir ce que je viens promettre,

Au nom de l'amitié... Le roi d'Afrique attend
Votre alliance ; il faut ne pas perdre un instant,
Et vous unir à lui contre un frère...

L'INFANT.

La chose
Est impossible!... Non.

ALIATAR.

Ce que je vous propose
Est conforme à l'histoire.

L'INFANT.

Il se peut.

ALIATAR.

En tous temps
On a vu les chrétiens et les mahométans
Contre un danger commun réunir leurs bannières.
A don Sanche enlevons ses conquêtes dernières.
Si le ciel andaloux me revoit triomphant,
Je vous donne Castille et Léon, noble infant!

L'INFANT.

Mais Castille et Léon sont à moi!

ALIATAR.

Pas encore.

L'INFANT.

Mon droit est bien plus sûr que le secours du More.
Mon père m'a légué deux États d'un grand prix,
Séville et Badajoz : mon frère m'a tout pris;
J'attends : je serai calme aujourd'hui, quoi qu'il fasse;
Le temps n'est pas venu de l'attaquer en face.

Mes États sont à lui, par la force il les tient;
La force reprendra tout ce qui m'appartient.

ALIATAR.

Mon épée est à vous, comptez toujours sur elle;
Mais, ralliez aussi, prince, à votre querelle,
L'homme de noble race et de haute vertu,
Gusman...

L'INFANT.

Je le connais, nous avons combattu
Tous deux...

ALIATAR.

Vous le verrez fléchir comme les autres
Devant ce don Sanche...

L'INFANT.

Oui, mais il sera des nôtres
A mon appel.

ALIATAR.

Vos soins seront tous superflus.
Rien ne peut le séduire...

L'INFANT.

Écoute un mot de plus...
Prisonnier à Burgos, je tremblai pour ma fille,
Diamant de Léon, perle de la Castille!...
Dans nos troubles civils, on ouvre bien souvent,
Pour garder ces trésors, la porte d'un couvent;
Je confiai ma fille à ce pieux domaine...
La femme de Gusman aujourd'hui la ramène,
Après un beau voyage, à Séville, et je sais
Qu'il est même plus beau que je ne le pensais.

ALIATAR.

Expliquez-vous.

L'INFANT.

On vient.

ALIATAR.

Votre fille?

L'INFANT.

C'est elle!

SCÈNE V.

LES MÊMES, DONA SOL, DON PÈDRE.

DONA SOL.

Mon père!

L'INFANT.

Dona Sol!... elle est encor plus belle!
Dis-moi, n'as-tu couru, ma fille, aucun danger?

DONA SOL, *montrant don Pèdre.*

Don Pèdre était toujours là pour nous protéger;
C'est le fils de Gusman...

L'INFANT.

Défenseur de ma fille,
Et le fils d'un héros! il est de ma famille.
Vous êtes le parent d'un roi de Portugal,
Moi l'infant de Léon, vous êtes mon égal:
Soyez des miens, et tout ce qu'un jeune homme espère,
Vous l'obtiendrez de moi, fils d'un si noble père!

DON PÈDRE.

O mon prince! jamais cœur plus reconnaissant
N'offrit à vos drapeaux son courage et son sang.

L'INFANT, à part, à Aliatar.

J'ai le fils...

ALIATAR.

C'est compris...

L'INFANT.

Et...

ALIATAR.

Vous aurez le père.

L'INFANT, à dona Sol.

Pour un instant, adieu; je me rends chez mon frère.
Et, vous avez, ma fille, à remplir un devoir.
La reine vous attend, la reine veut vous voir.

SCÈNE VI.

DONA SOL, DON PÈDRE.

Dona Sol s'éloigne.

DON PÈDRE, la retenant.

Restez, c'est la faveur que de vous je réclame :
Je vis en respirant le souffle de votre âme ;
Le rêve de bonheur, qui vient de m'éblouir,
Hélas! il va vous suivre, il va s'évanouir!
Et je vais retomber dans mon néant! Ma vie
Commence à ce voyage où je vous ai suivie,
Où l'air du soir était à mes lèvres si doux,
Quand je le respirais entre ma mère et vous.
Né soldat, j'ai voulu m'élancer sur la trace
Des héros espagnols de mon illustre race;
J'ai rêvé cette gloire obtenue en passant

Sur des lambeaux humains, et des fleuves de sang;
Ce stérile mensonge égarait ma jeunesse;
Près de vous, je le vois, il faut que je renaisse;
J'ai deviné la vie aux rayons de ce jour:
La vie est dans le cœur, la gloire c'est l'amour!

DONA SOL.

Moi, j'ai pleuré deux ans bien loin de ma famille,
Toujours prêtant l'oreille aux barreaux de ma grille,
Pour entendre mugir la guerre avec ses bruits
Qui glacent de terreur dans le calme des nuits!
Et vous êtes venu; ma prison s'est ouverte;
Et j'ai revu les fleurs dont la plaine est couverte.
J'ai revu le soleil levé pour nous bénir,
Et promettre à ma mère un meilleur avenir!
Près de vous j'ai cru voir cet ange que Dieu même
Fait descendre du ciel pour garder ceux qu'il aime;
Et mon premier sourire, en ce moment si doux,
Réservé pour le ciel, s'est arrêté sur vous!
Dans nos jours de périls, si Dieu nous accompagne,
Comme tout paraît beau dans notre belle Espagne;
Quand le soleil partout mêle sur les chemins
A l'or des orangers l'ivoire des jasmins;
Quand l'arabesque en fleurs des tissus de l'Asie,
D'un tapis embaumé couvre l'Andalousie,
Et que de douces voix chantent à nous ravir
Sous les acacias de mon Guadalquivir!
Hélas! morte en naissant, je me sentis renaître,
En écoutant la voix qui me faisait connaître
Une nouvelle vie, un monde si joyeux,
Un ciel, fête du cœur et délices des yeux.
Je vous dois cet Éden d'où je fus exilée;

Je vous dois mon bonheur, ma mère consolée,
Le rang que je retrouve au milieu de la cour.
Pour payer tant de dons est-ce assez de l'amour?

DON PÈDRE.

En écoutant ces mots, dona Sol, je devine
Tout le bonheur promis par la bonté divine
A ses élus; je sens que la terre où je vis
Est l'escalier de fleurs du céleste parvis.
Mais gardons le secret d'un bonheur qui m'enivre,
On en serait jaloux; laissons le monde vivre
Avec sa guerre infâme et ses jours ténébreux,
Et cachons bien à tous que nous sommes heureux.

DONA SOL.

On vient...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JOSÉ.

JOSÉ.

Ô mon seigneur! mon cher et jeune maître!

DON PÈDRE.

Bon José! dans mes bras!

JOSÉ.

Oui, je vous ai vu naître;
Et quand on dit de vous : Il n'a point de rival
Pour tenir une épée ou dompter un cheval,
J'en suis fier! car c'est moi qui vous pris en bas âge
Comme élève, et vous fis faire un apprentissage
Assez dur. Les soldats ont un métier d'enfer;

Il faut des doigts d'airain pour bien battre le fer.
Oh! quelle main il a!... c'est moi qui l'ai trempée,

Prenant sa main.

Comme un acier vivant, elle cherche une épée
Toujours, comme ma main... Nous vous en donnerons,
Et des chevaux païens, vifs sous les éperons,
Et des carquois remplis de cent flèches ailées;
Et nous irons encor tous deux dans les mêlées,
Le cimeterre au poing, et de nos champs voisins
Engraisser la moisson avec des Sarrasins!

DON PÈDRE.

Et mon père? dis-moi, parle-moi de mon père!

JOSÉ.

Vous ne l'avez pas vu!... Que venez-vous donc faire
Au palais?

DON PÈDRE.

Oui, je cours l'embrasser.

JOSÉ.

Bien!

DON PÈDRE, *s'inclinant devant dona Sol.*

Madame,
Il faut que je vous quitte un moment...

JOSÉ, *à part.*

Une femme!
Elle passait avant le père; j'ai compris!...
Mon élève est un maître : il a donc tout appris!

DONA SOL, *à don Pèdre.*

Moi, j'entre chez la reine... En tous temps, je l'espère,
Vous vous rappellerez les offres de mon père?

DON PÈDRE, à dona Sol qui s'éloigne.

Oui, je n'oublierai rien.

(A José.)

Oh! que je suis heureux!

SCÈNE VIII.

JOSÉ, seul.

Les charmants fiancés! que Dieu veille sur eux!
Il aime, est-il précoce!... il a devancé l'heure!...
Oh! j'en suis tout joyeux!... Tiens, voilà que je pleure,
Me rappelant les jours où j'avais un cœur neuf
Comme le sien, en mil deux cent soixante-neuf!
Depuis j'ai bien changé, je cherche en vain la trace
De cet amour, il s'est éteint sous la cuirasse.
Voici toute la cour... mon maître n'est pas là...
Quelle faute!... Il n'est pas courtisan celui-là!
Courons le prévenir vite...

Il sort.

SCÈNE IX.

DON SANCHE,
ALIATAR, L'INFANT, DON LUIS,
DON CARLOS, DON LOPE, DON DIÈGUE,
SEIGNEURS, DAMES ET GARDES.

LE ROI, à Aliatar.

Chevalier more,
Moi le roi, moi don Sanche, à qui Dieu daigne encore
Rendre dans sa bonté Tarifa, je consens
A la trêve, laissons reposer les croissants,

Les lances et les dards ; donnons la sépulture
Aux morts ; nous avons fait une guerre assez dure ;
On ne reconnaît plus la couleur des drapeaux.
Tous les fers sont brisés, il nous faut du repos
A tous deux ; une trêve est bonne, je l'avoue ;
Mais comme les émirs, à Grenade, à Cordoue,
S'obstinent à garder mes deux plus beaux fleurons,
Après notre repos nous recommencerons.

ALIATAR.

J'accepte tes présents, la trêve et puis la guerre,
Cinq siècles nous ont faits les rois de cette terre ;
Ces deux nobles cités avec leurs monuments
Naquirent sous la main de nos rois musulmans,
Et nous les défendrons, oui, contre vos armées,
Comme un père défend ses filles bien-aimées,
Même contre Gusman, celui qui triompha
Sans ton royal secours, aux murs de Tarifa !

LE ROI.

A part.

Toujours Gusman !...

A Aliatar.

C'est bien, la trêve est accordée...

ALIATAR.

Et courte ; nous avons tous deux la même idée ;
Oui, la guerre vaut mieux, comme toi je le sens ;
Et je m'en réjouis, en soldat ; je descends
De Mohammed, calife honoré dans l'histoire ;
Quand il s'en revenait après une victoire
Remportée à Cordoue, en combattant les tiens,
Sur nos marbres couverts des étendards chrétiens,

Lui-même il recueillait avec soin la poussière
Qui blanchissait partout son armure guerrière;
Et conservée ainsi toujours, après sa mort
Elle remplit sa tombe, et dans ce lit il dort!

Aliatar s'éloigne.

LE ROI.

L'insolent, de la trêve abrége la durée!
Plût à Dieu que demain elle fût expirée! ..

A don Juan.

Approchez-vous, infant... Je vous ai fait sortir...
Des cachots de Burgos, et votre repentir,
Sincère je le crois, vous rendra, je l'espère,
Les biens et les honneurs qui sont dus à mon frère,
Si mon frère toujours se souvient près de moi,
Fidèle et dévoué, que don Sanche est son roi.

L'INFANT, *s'inclinant.*

Je me souviendrai, sire...

LE ROI.

A mes faveurs nouvelles
Ils auront tous des droits, ceux qui furent fidèles;
Ceux qui m'ont bien servi... Fidalgos, venez tous
A mon appel, mes mains sont ouvertes pour vous.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GUSMAN.

GUSMAN, *sortant de la foule.*

Sire, je suis Perez de Gusman.

DON LUIS, *au roi.*

C'est un homme

Si fier, qu'il croit avoir tout dit quand il se nomme!

LE ROI, à part.

Quel orgueil!

GUSMAN.

Sire...

LE ROI, sèchement.

Bien, vous étiez attendu.

L'INFANT, à part.

Observons!

LE ROI.

Et je sais tout ce qui vous est dû.
Comptez sur moi.

GUSMAN.

Daignez mieux me connaître. Sire,
Vous bien servir, voilà tout ce que je désire,
Et mon épée encore est aux ordres du roi.

LE ROI.

On ne fut pas toujours si dévoué pour moi.

GUSMAN.

Quand ma parole ailleurs, sire, était engagée...

LE ROI.

C'est bien. Votre conduite est aisément jugée;
Quand Perez de Gusman voit qu'il est sans profit
De s'armer contre nous, comme autrefois il fit,
Il vient m'offrir la paix, glaive au poing, casque en tête;
Sa troupe n'est pas loin, j'en suis sûr... Elle est prête
A marcher...

GUSMAN.

Pour le roi, sire, vous dites vrai!

Déployez l'étendard royal, je le suivrai.
A votre père Alphonse, oui, j'ai donné ma vie :
Sa cause me lia, je l'ai toujours servie;
Lui mort, mon dévoûment fut acquis tout entier
A vous seul, sans réserve, à vous, son héritier;
Deux de mes fils, l'honneur de notre vieille Espagne,
Déjà sont à cheval et tiennent la campagne
Sous les murs de Grenade; et mon troisième enfant
Est ici, près du trône, et son bras le défend!
Ces trois fils plaideront pour moi, si l'on m'accuse.
Moi, je suis venu tard; mais, voici mon excuse :
J'étais à Tarifa... C'est fort loin... et je crois
Vous avoir bien servi... Je fus blessé deux fois
Lorsque de Tarifa ma main brisant la porte,
J'en arrachai les clés... et je vous les apporte.

Un page de Gusman s'avance et présente au roi les clés sur un coussin de velours.

LE ROI.

Gusman, je dois payer vos services; pour eux
Un prince ne saurait être trop généreux.

GUSMAN.

Sire, les nobles cœurs de gloire sont avides,
Mais ils dédaignent l'or. Quand mes coffres sont vides,
S'il faut à mes soldats payer l'argent promis,
Je pars et mets à sec les trésors ennemis.
Je laisse aux énervés les trésors de l'Asie.
L'existence des camps que mon goût a choisie
Ne coûte presque rien; l'argent ne me sert point
A payer follement l'étoffe d'un pourpoint.
Cette armure de fer va bien mieux à ma taille;
C'est plus sain à porter dans un jour de bataille.

Pour mes habits d'été j'endosse les plus lourds :
A nos galants oisifs je laisse le velours.

DON LUIS, *d'un ton de menace.*

Don Alonzo Perez !

DON CARLOS.

Il nous raille !

LE ROI.

Silence,
Fidalgos !

DON LUIS, *à part.*

Ces soldats sont tous d'une insolence !

LE ROI.

Gusman, le roi toujours a su récompenser
Le vassal...

GUSMAN.

Le vassal !... Ce mot me fait penser
A votre père. Eh bien ! Alphonse, dit le Sage,
M'appelait son ami : c'était là son usage.

LE ROI.

Les amis de mon père ! Oui, ceux qui m'ont fermé
Son cœur. Mon père, hélas ! ne m'a jamais aimé !

GUSMAN.

Votre père ! O mémoire entre toutes bénie !
Votre père ! Il était sur son lit d'agonie,
Un messager arrive, et votre père apprend
Que son fils révolté, que don Sanche est mourant ;
Le vieillard inonda de pleurs sa barbe blanche,
Et dit : « O mon cher fils ! mon bien-aimé don Sanche !
Lumière de mes yeux, tu vas t'éteindre ! Et moi

Je vois ouvrir ta tombe, et je meurs après toi!
Victime des conseils qu'une jeune cour donne,
Tu fus rebelle un jour : mon fils, je te pardonne! »
Don Sanche fut guéri; le roi mourut joyeux;
Et tout près de revoir, dans le ciel, ses aïeux,
Reçut le pain des forts, s'entoura des reliques
Que parfume l'encens des saintes basiliques;
Et, suivant l'Évangile, en serviteur soumis,
Il pardonna du cœur à tous ses ennemis.

LE ROI, un moment ému, fronce le sourcil à ces derniers mots

Perez Gusman, jamais je ne me scandalise
D'un sermon que j'écoute assis dans une église,
Mais, chez moi, je suis sourd à toutes les leçons
Qu'on prétend me donner en chrétien... Finissons...
Don Sanche sait aussi pardonner une offense,
Et puisque votre bras, armé pour ma défense,
Sera fidèle au roi, sera son ferme appui,

GUSMAN.

Oui!

LE ROI.

Gouvernez Tolède, et partez aujourd'hui.

GUSMAN.

Tolède!... Une autre ville était mieux attendue,
Comme titre d'honneur et récompense due!
Donnez-moi Tarifa; ce stérile rocher,
Ma conquête, défend aux Mores d'approcher
S'il est bien protégé, non par sa citadelle,
Mais, ce qui vaut bien mieux, par une main fidèle;
Rendez-moi Tarifa, voilà mon digne prix;
Gusman saura garder ce que Gusman a pris.

LE ROI.

Impossible !

GUSMAN.

Comment !

LE ROI.

Je viens de la promettre,
Tarifa...

GUSMAN.

Ma conquête !... à qui donc, sire ?

LE ROI.

Au maître
De Santiago.

GUSMAN.

Non, cela n'est pas.

LE ROI.

Soyez
Plus circonspect, Gusman !

DON LUIS.

Quelle audace ! voyez !

GUSMAN.

A ma fidélité vous faites une injure !

LE ROI.

Je ne reviendrai pas sur mon choix, je le jure !

GUSMAN.

C'est donc une disgrâce ?

LE ROI.

Oui, depuis trop longtemps
J'ai souffert votre orgueil et vos airs irritants !

Je vous le dis bien haut ! Que la vérité brille !

GUSMAN.

Sire, j'use du droit des fueros de Castille,
Dès ce jour, mes liens de vassal sont brisés,
Et j'ose anéantir tous mes titres.

LE ROI.

Osez !

Se tournant vers la foule.

Suivez-moi.

Il sort, tout le monde s'éloigne de Gusman ; don Juan, qui a suivi la scène avec intérêt, se retire le dernier entrant chez la reine.

SCÈNE XI.

GUSMAN, seul.

Roi don Sanche !... oh quel indigne outrage !...
A quoi servent l'honneur, la fierté, le courage,
Si le roi d'un seul mot peut flétrir notre front,
S'il faut la tête basse endurer un affront;
Si, par la main d'un roi, la joue étant frappée,
Nous devons au fourreau retenir notre épée !
Oui, le devoir ainsi le veut !... il est le roi,
Il est le souverain; je suis le vassal, moi !
Oh ! lorsque s'étendra sur ta royale tête,
Après le jour serein, la nuit de la tempête,
Maître, tu chercheras ton vassal méprisé,
Et ce glaive de cid que ta main a brisé !
Et vous tous, faux amis, qu'un seul homme épouvante,
Rassurez-vous, je pars, mes biens sont mis en vente,

Par édit! ô mon roi, lorsque tu m'accordas
L'honneur d'entretenir, à mes frais, tes soldats,
Je ne fis point d'édit, mais pour payer tes guerres,
En secret je vendis mes châteaux et mes terres,
Et donnai mes trésors pour épargner les tiens.
Je suis redevenu riche, je m'appartiens!
La patrie est partout; l'Espagne est si féconde
Qu'elle doit être un jour grande comme le monde!
Pèlerin de l'exil, je n'ai plus besoin d'or;
Je pars, comme le Cid, le Cid Campéador,
Sans vouloir retenir au bout de mes sandales
Un seul grain de poussière emporté de ces dalles!
Ce sol brûle mes pieds, cet air est étouffant!
A moi, mes compagnons d'armes et mon enfant!
Partons, cet univers n'a qu'une seule porte :
Midi, septentrion, est ou couchant, qu'importe!
Pourvu que Dieu nous guide et révèle à nos pas
Un sol où la vertu ne nous dégrade pas!

SCÈNE XII.

GUSMAN, L'INFANT, DONA SOL,
PUIS DON PÈDRE ET JOSÉ.

L'INFANT.

Gusman, l'accueil du roi ne doit pas vous surprendre,
Mais ce qu'il vous ravit, moi je puis vous le rendre...
Vous perdez une ville, et je vous donnerai
Un royaume...

GUSMAN.

Gardez tout, seul je partirai.
Que Dieu soit avec vous!

DON PÈDRE, qui vient d'entrer avec José.

Partir !... quitter Séville

JOSÉ.

Qu'est-il donc arrivé de nouveau dans la ville !

L'INFANT, à don Pèdre.

Le roi vient d'insulter votre père...

DON PÈDRE.

Est-il vrai ?

GUSMAN, à don Pèdre.

Je ne puis vivre ici... partons !

DON PÈDRE.

Je vous suivrai...

L'INFANT.

Mais dans nos vieux châteaux, où vous pourrez encore
Vous venger d'un affront, avec l'aide du More !

GUSMAN, à son fils.

Ne suis que mes conseils, la révolte est un tort !
Viens avec moi.

DON PÈDRE, à part.

Loin d'elle !

DONA SOL, à part.

O mon Dieu !

JOSÉ, à part.

C'est trop fort!

GUSMAN, à don Pèdre.

Don Pèdre, mon cher fils, après Dieu tu vénères
Ainsi que tu le dois la meilleure des mères,
Va l'embrasser ; mon fils, oui tes soins caressants

Sauront la consoler pour tes frères absents.

DON JUAN.

Gusman !... moi seul je puis vous venger d'une insulte
Et vous rendre heureux...

GUSMAN, à don Juan.

Non, l'honneur que je consulte
Me dit que nous suivons un chemin différent;
Moi, je fais mon devoir!

DON PÈDRE, à Gusman avec chaleur.

Un prince de son rang
Qui nous offre un secours à cette heure dernière!
Oh, mon père! suivons son illustre bannière!
C'est lui qui veut ma gloire, et qui la protégea,
Ma main, mon sang, mon cœur, tout est à lui déjà!

JOSÉ, à part.

Il est ensorcelé! c'est le diable en personne
Cet infant!

GUSMAN, qui a jeté un regard pénétrant sur l'infant.

A don Pèdre.

A genoux, mon fils! Dieu te l'ordonne
Par ma bouche! A genoux, mon fils... regarde-la

Montrant son épée.

Cette épée... elle est pure!... et quand elle brilla
Au soleil espagnol, elle avait devant elle
Toujours un ennemi, toujours un infidèle;
Voilà ce que mon fils ne doit point oublier;
Tu t'es courbé soldat, lève-toi chevalier!

Il le touche deux fois de son épée.

L'INFANT, à part.

L'amour peut nous le rendre.

DONA SOL, à part.

Ah! l'espoir m'abandonne.

GUSMAN, à son fils.

Tu connais les devoirs que ce titre te donne;
En fidèle Espagnol, tu viens de te lier,
Tous les affronts reçus tu dois les oublier;
Si le roi te faisait une offense mortelle,
Le roi le lendemain doit te trouver fidèle!
Devant le roi mes yeux se ferment; j'obéis:
C'est la religion, c'est Dieu, c'est le pays!
C'est toute chose enfin qu'avec respect on nomme,
Et que chef de l'État représente un seul homme!

A don Juan.

Infant, adieu!

Il sort et entraîne don Pèdre qui regarde dona Sol avec douleur.

DONA SOL.

Pourquoi vous ai-je abandonnés,
Murs pieux, saint couvent que Dieu m'avait donnés!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

A Tarifa. — Salle dans la maison de dona Maria. Une fenêtre à gauche, à droite, un fauteuil et un prie-Dieu.

SCÈNE PREMIÈRE

JOSÉ, DON RAFAEL, DON FABIO,
AUTRES PAGES. Ils rient.

DON RAFAEL.

Sang-Dieu ! l'histoire est bonne !

JOSÉ.

Ah ! vous la trouvez drôle !
Eh bien ! j'en puis conter trente, sur ma parole,
Plus plaisantes encor ; vous les aimez, je crois,
Beaux pages de Gusman ! Ainsi donc, tous les trois,
Au camp, la nuit ; le jour, sous nos vieux sicomores,
Nous nous réjouirons avec ces récits mores ;
Oh ! j'en ai tant appris !... Me voilà revenu
D'Afrique à Tarifa, tout fier d'avoir connu
Ce pays merveilleux, cette ménagerie
D'hommes et d'animaux, cette blonde patrie
De tant de noirs....

DON RAFAEL.

Dis nous, enfin, pourquoi Gusman
A fait une alliance avec le musulman.

JOSÉ.

Pas contre les chrétiens, sang-Dieu !

DON FABIO.

Je le présume.

JOSÉ.

Les sujets noirs là-bas ont assez la coutume
De se révolter.

DON FABIO.

Bien!

JOSÉ.

Yacoub-al-Mansour,
Le roi more, appela Gusman ; c'était un jour
Où les chances, je crois, ne lui semblaient pas belles,
Et Gusman fut prié de battre les rebelles ;
Il les battit. Là-bas, point de plaisir, aucun!
On s'ennuie : il faut bien alors battre quelqu'un.
Mais Gusman dit au roi : « Je veux rester fidèle
A l'Espagne; Gusman ne se vengera d'elle
Ni de son roi, jamais! et je veux que les tiens
Respectent sur mon front le signe des chrétiens. »

DON FABIO.

Mais pourquoi reste-t-il maintenant chez le More?

JOSÉ.

On le retient. Il est obligeant; on l'adore
A cause des exploits que je vous ai contés.

DON RAFAEL.

Une histoire? une encor?

JOSÉ.

Je veux bien ; écoutez
La plus belle.

DON RAFAEL.

Voyons : si ton histoire est bonne
Je te fais un présent.

JOSÉ.

Et lequel ?

DON RAFAEL.

Je te donne
Cette chaîne de fer, qui vaut son pesant d'or.

JOSÉ.

Peu de chose.

DON RAFAEL.

Elle vient du Cid Campéador.

JOSÉ.

Ah ! c'est bien sûr au moins ?

DON RAFAEL.

Pour ce qu'elle te coûte,
Que crains-tu ?

JOSÉ.

Ma foi ! rien.

DON RAFAEL.

Ton histoire... j'écoute.

JOSÉ.

Cette histoire n'est pas un conte... Je promets,
S'il s'agit du Gusman, de n'inventer jamais.
Est-ce ma faute à moi si Gusman fait l'histoire
Comme on fait une fable ?

DON RAFAEL.

Oui, nous allons tout croire.

JOSÉ.

Aux environs de Fez... un pays qui dépend
Des Maugrabins... rôdait un énorme serpent,
La terreur de l'endroit. Il avait des écailles
Plus dures que le fer trempé pour les batailles;
Et, quand il se levait debout, il ressemblait
Au mât d'un brigantin, et le passant tremblait.
Les jaloux de Gusman dirent au roi leur maître :
« Ce chrétien si hardi, que ne va-t-il lui mettre
Une flèche sur l'œil! » Gusman entend cela;
Il prend un bon cheval, sa lance, et le voilà
Parti comme le dieu de la chevalerie.
Dans un massif charmant de bois et de prairie,
Il aperçoit le monstre en trois nœuds enlacé,
Aux pattes d'un lion, rugissant et blessé.
D'un seul bond de cheval notre Gusman s'élance;
Il abat le serpent du premier coup de lance,
Et le pauvre lion, affranchi du danger,
Remercie en baisant les pieds de l'étranger.
Un More qui passait dit à Gusman : « Écoute,
Suis mon conseil : avant de te remettre en route,
Coupe au serpent sa langue. » Et mon Gusman le fit,
Au hasard, sans prévoir quel serait le profit.
On ne sait pas toujours ce qu'on fait... A l'aurore,
Le lendemain, on vit venir un chasseur more;
Il apportait au roi, joyeusement surpris,
La tête du serpent qu'on avait mise à prix.
Gusman dit : « Ouvrez donc la gueule du reptile; »
Le chasseur s'opposait, disant : « C'est inutile. »
On ouvrit : point de langue! « Elle est là, la voici!
Dit Gusman; le vainqueur du monstre est bien ici,

Mais c'est moi! » Le passant, témoin de la victoire,
Le donneur de conseils, confirma cette histoire,
Et le lion aussi; car il avait de loin
Accompagné Gusman, comme second témoin.

DON RAFAEL.

Très-bien! voilà ma chaîne.

JOSÉ.

Ah! je m'empare d'elle!

DON FABIO.

Comme on s'amuse bien en pays infidèle!

JOSÉ.

Moi, j'y serais resté; mais j'ai dû revenir
Pour ramener don Pèdre. Oh! tout mon avenir
Est perdu!... Par la paix la main est engourdie;
Adieu la guerre!

DON RAFAEL.

Mais quelle est la maladie
De ce jeune don Pèdre?

JOSÉ.

Ah! le diable le sait!
Il était chaque jour plus faible, il maigrissait
Comme un lion en cage; eh bien! l'allez-vous croire?
Ce jeune homme abattu,... tant est belle la gloire!...
Si la guerre éclatait contre Yacoub, leur roi,
Comme un désespéré se battait près de moi.
« Peut-être souffre-t-il d'être loin de sa mère,
M'a dit Gusman; et l'air de la rive étrangère
Lui fait mal? Prends mon fils, bon José; demain pars,
Tarifa, vis-à-vis, ouvrira ses remparts

Au fils de Gusman. Cours, un père te confie
Son unique trésor, la moitié de sa vie. »

Après un silence d'attendrissement.

DON RAFAEL.

Santiago commande ici, mais il est vieux
Et sans crédit; son poste a beaucoup d'envieux.
S'il mourait...

JOSÉ.

Je comprends... Don Pèdre pourrait être
Le chef de Tarifa, comme fils de mon maître.

FABIO.

Que Dieu lui rende avant la santé!

RAFAEL.

Nuit et jour
Sa pauvre mère pleure!... En voilà de l'amour!
Quelle mère! à genoux, toujours comme une esclave,
Près d'un lit de douleur...

JOSÉ.

Bonne autant qu'il est brave,
Son mari, son Gusman!... A son fils nous serons
Fidèles tous ici!

TOUS.

José! nous le jurons!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DONA MARIA.

DONA MARIA.

Silence! mon fils dort!

Les pages se retirent discrètement.

JOSÉ.

O ma noble maîtresse,
Espérez ; Dieu n'a pas pris soin de sa jeunesse,
Dieu ne l'a pas comblé de ses plus beaux présents,
Pour le laisser mourir à la fleur de ses ans !
Prenez quelque repos...

DONA MARIA.

Quand le frisson le glace
Puis-je me reposer ! puis-je vivre ! ma place
Est près de lui ; mes soins l'aident, quand je serai
A l'heure de l'espoir, je me reposerai.

JOSÉ, montrant don Pèdre qui paraît.

Il vient !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DON PÈDRE.

DONA MARIA.

Mon Dieu ! le bruit l'a réveillé !

Allant à lui.

Mon ange,
Te sens-tu mieux ?

JOSÉ, à part.

Voyez comme le mal nous change !

DONA MARIA.

Veux-tu... t'appuyer sur mon bras ? Viens, nous irons
Nous asseoir au jardin, et nous respirerons
Les orangers en fleurs... Le grand air nous soulage...
Ou, si tu l'aimes mieux, nous irons sur la plage,

Voir la mer ; c'est si beau la mer! tu l'aimes tant!
Tu ne l'aimes donc plus ?... dis... réponds !... inconstant.

DON PÈDRE. Il va s'asseoir lentement.

Non... je suis mieux ici...

JOSÉ, à part.

Quelle voix abattue!

DONA MARIA, à part.

Mon Dieu! quel est son mal! ce mal sans nom qui tue!

DON PÈDRE, à part.

Son image est toujours dans mes rêves!... toujours!

DONA MARIA, à elle-même.

Pour nous femmes, les pleurs sont dans tous nos amours!
Le bonheur maternel!... quelle ironie amère!...
Combien faut-il mourir de fois pour être mère!...
Son beau jour de naissance à peine avait-il lui
Et déjà mon amour me faisait vivre en lui!
J'ai conduit tous ses pas, à cet âge timide,
Où le pied de l'enfant suit la main qui le guide,
Et que de fois, la nuit, ma tendresse en éveil
Écouta son haleine, et garda son sommeil!
Puis avec quels transports je suivais la première
L'épanouissement de sa jeunesse fière!
De quel cœur maternel je le voyais grandir!
Et pour moi quel bonheur de l'entendre applaudir,
Quand vainqueur des païens forcés dans leur repaire,
Il rentrait à cheval, aussi grand que son père!
O bonheur disparu! Mère, voilà ton sort!
Tout cela n'est plus rien! tout cela c'est la mort!

DON PÈDRE.

Ma mère...

DONA MARIA, à José.

Il vient de faire une rude campagne,
Si jeune!... J'aurais dû le garder en Espagne!
Oui, mon enfant, jamais tu n'aurais dû partir
Pour cette Afrique!... Et moi, folle d'y consentir!

JOSÉ.

Non, non, pardonnez-moi, si je vous contrarie :
Votre fils... il aimait la guerre avec furie;
Il souffrait de son mal, quand on ne faisait rien;
Mais un jour de bataille, il se portait fort bien!

DONA MARIA.

Bon courage, mon fils.

JOSÉ.

Sans doute, bon courage!
Mon maître, on ne meurt pas : ce n'est pas de votre âge,
Quand on est jeune, on vit, c'est aisé... Vous vivrez;
Votre bon père arrive, et vous le recevrez
Gaîment; votre santé doit toujours être prête
Pour donner à Gusman un vrai retour de fête.

DON PÈDRE.

Mon mal est sans espoir! on n'en revient jamais.

DONA MARIA.

Que dis-tu!... c'est affreux!...

Se jetant à genoux devant un prie-Dieu.

Mon Dieu! je vous promets
Si vous sauvez mon fils, ô Dieu que je révère!...
Oui, je fais vœu d'aller, pieds nus, sur le Calvaire
Où votre fils est mort, et d'arroser de pleurs
Le chemin que suivit la mère des douleurs!

DON PÈDRE, à sa mère.

Si tu veux raviver mes forces abattues,
Ne pleure pas ainsi, ma mère!... Tu me tues!
Au tourment de mon cœur n'ajoute rien...

DONA MARIA, comme inspirée.

José!
A suivre mes conseils je le vois disposé.

JOSÉ.

Je sors.

SCÈNE IV.

DONA MARIA, DON PÈDRE.

DONA MARIA.

Son mal est là! C'est la bonté divine
Qui m'éclaire!... Mon fils, tu souffres! je devine,
Dans ton regard où brille encore la vigueur,
La source de ton mal... Elle est là! dans le cœur!
Parle... Que manque-t-il à ta vie?... Elle est belle
Comme l'aube des jours qui se lève sur elle!
Quand je vois qu'une chose excite ton désir
Sur la mer ou les monts j'irais pour la saisir,
Afin de la donner à mon enfant... Demande
Tout ce que tu voudras... J'obéis, moi... Commande,
J'ai bien encor deux fils... je les aime... Pourquoi
Tes deux frères sont-ils bien moins aimés que toi?
C'est injuste! Pourtant c'est ainsi!... Que tes frères
N'en sachent rien!.. Dieu seul connaît le cœur des mères.

A moi qui t'aime tant, parle, mon fils chéri!
Quand sa douleur s'épanche, un malade est guéri.

DON PÈDRE.

Je n'ai rien.

DONA MARIA.

Tu n'as rien! et cependant ta vie
Va s'éteindre!... Et la mienne, ô mon fils, m'est ravie,
Car je sens que je meurs de ta mort, cher enfant!

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOSÉ.

JOSÉ.

Je vous annonce un prince.

DONA MARIA.

Un prince!...

JOSÉ.

C'est l'infant!

DON PÈDRE, relevant brusquement la tête.

L'infant!

DONA MARIA.

A Tarifa! dans cette heure cruelle
Comment le recevoir?

JOSÉ.

Il s'avance...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'INFANT DON JUAN, DONA SOL,
introduits par Rafaël.

DON PÈDRE, avec transport.

Avec elle!

DONA MARIA, allant au-devant de l'infant.

Je ne m'attendais pas à l'honneur de vous voir...

L'INFANT.

Oui, dona Maria, nous venons recevoir
Votre hospitalité.

DONA MARIA.

Tout ce que votre frère
N'a pas pris est à vous.

L'INFANT, prenant sa fille par la main.

Elle n'a plus de mère
Ma fille...

DONA MARIA.

Pauvre enfant!

L'INFANT.

Il me serait bien doux
De vous la confier...

DONA MARIA.

Mais vous êtes chez vous
Ici, mon noble infant!

L'INFANT.

Nous serons en famille
N'est-ce pas?

DONA MARIA.

Oui.

JOSÉ, à part.

Tant pis.

L'INFANT.

Vous connaissez ma fille,
Vous guidâtes ses pas au sortir du couvent.
Ce n'est pas oublié; nous en parlons souvent.

DON PÈDRE avec une animation croissante.

Hélas! cette maison n'offre que la misère!
Pour recevoir l'infant et sa fille, ô ma mère,
Il faudrait l'Alhambra, ses cours et ses jardins,
Ce beau rêve bâti par les rois grenadins!
Je me rappelle aussi, moi, cet heureux voyage,
Que nous fîmes, nous trois, comme un pèlerinage,
Quand le soleil partout mêlait sur les chemins
A l'or des orangers l'ivoire des jasmins;
Comme j'étais heureux, ma mère, de conduire,
Sous ce ciel, où pour moi, moi seul, tout semblait luire,
Deux femmes, deux trésors, que mon père et l'infant,
Deux hommes, confiaient à la main d'un enfant!

DONA MARIA, à part, exaltée.

Il l'aime!

Haut, à dona Sol.

Dona Sol, soyez la bienvenue!
Ce n'est pas de ce jour que je vous ai connue,
Déjà je vous aimais!.. Qui ne l'aimerait pas!
Une grâce se lie à chacun de ses pas!
Qu'elle est belle!.. personne encor ne l'a choisie
Cette perle, trésor de notre Andalousie:
Heureux sera l'époux, qui du cœur accepté,

Pourra voir, chaque jour, cet ange à son côté!
Et cet époux sera d'une haute famille,
Un illustre seigneur de Léon et Castille,
Ou bien, pour que le rang soit à peu près égal,
Allié, comme nous, aux rois de Portugal.

L'INFANT.

Vous devez être aussi, Madame, très-heureuse
De votre fils!

DONA MARIA.

Altesse, oui, j'en suis orgueilleuse!
Je ne le cache pas.

L'INFANT.

Et vous avez raison,
Oui don Pèdre est l'espoir d'une illustre maison;
Chaque jour voit grandir sa jeune renommée,
Comme Gusman il est l'idole de l'armée;
Et si Santiago, vieillard agonisant,
Gouverneur de la ville, expirait à présent,
Tout soldat espagnol suivrait de cœur et d'âme
Ce fils qui justement vous rend fière, madame.

DONA SOL, *vivement émue et s'appuyant sur le bras de son père.*

Mon père!

DONA MARIA, *accourant à elle.*

Dona Sol!

L'INFANT.

Ma fille!

DONA SOL.

Ce n'est rien...

L'INFANT.

Un instant de repos... puis elle sera bien...

DONA SOL.

Courez, don Rafaël, et dites à mes femmes
De venir.

JOSÉ, à part.

Oui, ce prince a des projets infâmes.

Dona Sol se retire accompagnée de son père.

SCÈNE VII.

DONA MARIA, JOSÉ, DON PÈDRE.

DONA MARIA, *regardant son fils qui suit des yeux dona Sol.*

Ah! mon fils est sauvé.

JOSÉ.

Mais l'infant est maudit.

DONA MARIA.

José!..

JOSÉ.

Vous saurez tout, lorsque j'aurai tout dit...
Gusman, notre bon maître, a bien prévu la chose...
Pourquoi suis-je venu d'Afrique?

DONA MARIA.

Je suppose...
Pour ramener mon fils...

JOSÉ.

C'est un peu pour cela...
Mais la bonne raison?.. la bonne?

DONA MARIA.

Donne-la...

DON PÈDRE.

Donne-la?

JOSÉ.

Je croyais déjà vous l'avoir dite...

Là bas, mon maître a su que cet infant médite
Un coup sur Tarifa; je viens donc à présent,
Pour dire au gouverneur, vieillard agonisant,
De bien garder la porte, et d'empêcher qu'il entre;
Mais ce lutin d'enfer! il a le diable au ventre,
Cet infant, cœur de tigre, et pied de léopard!
Sans doute il a sauté par dessus le rampart.

DON PÈDRE.

José!

DONA MARIA.

Rassure-toi, mon fils!

JOSÉ.

C'est un rebelle!
Notre maître le sait!

DONA MARIA, à son fils.

Va, ne crains rien pour elle!

A José.

Rebelle, et contre qui? contre un frère odieux!
Ce frère, il a tari les larmes de mes yeux;
Il a traité Gusman d'une façon infâme!
Il n'a pris en pitié ni ses fils, ni sa femme;
Il nous a dépouillés de nos biens! mes souhaits
Sont de le voir tomber du trône! je le hais
De toute la fureur que son seul nom ranime.
Je laisse à mon mari son cœur trop magnanime,
Ma vertu ne va jusque-là; c'est bien vrai!
Je suis son ennemie, et tant que je vivrai
Rien n'éteindra ma haine, et l'infant de Castille
Aura tous mes respects! mon fils aime sa fille,
Je veux sauver mon fils, je le veux! et je cours
Assurer son bonheur et bénir leurs amours!

Elle entre chez don Sol.

SCÈNE VIII.

JOSÉ, DON PÈDRE.

DON PÈDRE.

Vous venez de manquer de respect à ma mère,
Vous avez insulté l'infant!

JOSÉ.

Ah! je vénère
La femme de Gusman, comme une sainte, mais
Bien parler de l'infant, même avec vous, jamais!
Vraiment je suis trop vieux Adonis de Castille
Pour le voir à travers les beaux yeux de sa fille;
Sa noire trahison, claire comme le jour,
Don Pèdre, je le sais, détruira votre amour.

DON PÈDRE.

Oublier doną Sol!

JOSÉ.

Vous trouverez une autre
Dona Sol; en cherchant, nous trouvons tous la nôtre.
Croyez-moi, vous verrez que cet infant maudit
Justifiera bientôt tout ce que j'en ai dit.

DON PÈDRE, *prenant une résolution.*

Je vais l'interroger.

JOSÉ.

Soyez sûr qu'il complote.

DON PÈDRE *voyant entrer l'infant.*

Le voici!.. Laisse-nous...

JOSÉ *se retirant à part.*

Face d'Iscariote!

Il sort.

SCÈNE IX.

DON PÈDRE, L'INFANT.

DON PÈDRE.

Oh! monseigneur, daignez m'écouter un moment,
Et dans notre entretien me parler franchement.

L'INFANT.

Mais toujours...

DON PÈDRE.

Je le sais... Ma hardiesse est grande,
Altesse, excusez-moi... ce que je vous demande
Vient du cœur... Quel motif, ou bien quel intérêt
Au port de Tarifa vous conduit en secret?

L'INFANT.

Don Pèdre, vous avez ma confiance intime,
Et vous savez aussi combien je vous estime;
Vous êtes mon ami le plus jeune, et je crois
Que bientôt nos liens deviendront plus étroits;
Votre cœur m'intérroge, et voici ma réponse :
Infant de la Castille, et fils du sage Alphonse,
Je viens à Tarifa pour tenir dans mes mains
La clé, qui de l'Espagne ouvre tous les chemins;
Santiago se meurt, dit-on, et je veux être
Tout prêt, comme voisin, pour remplacer ce maître.

DON PÈDRE.

Est-ce l'ordre du roi?

L'INFANT, *sans avoir l'air d'entendre.*

Dans l'armée on m'attend,
C'est tout dire en un mot... Ah! vous êtes content?

DON PÈDRE.

Est-ce l'ordre du roi?

L'INFANT.

Le roi sur votre père
A fait tomber à flots l'insulte et la colère;
L'infant comme son fils vous regarde; est-ce assez,
Don Pèdre? Entre nous deux, maintenant, choisissez!

DON PÈDRE.

Mais mon devoir est là, noble infant! il me crie
D'être fidèle aux lois de la chevalerie!
Oh! ne me donnez pas ce nouveau désespoir
De choisir entre vous, mon prince et le devoir.

L'INFANT.

Ma cause est juste et j'ai des partisans!

DON PÈDRE.

Des traîtres!
L'Espagne est pour Don Sanche, elle n'a pas deux maîtres!

L'INFANT.

Le pouvoir de don Sanche est bien près de sa fin;
Le mien à l'horizon déjà se lève. — Enfin
C'est le moment d'agir, sans raisonner; j'espère
Que vous serez fidèle à votre second père,
Celui de dona Sol...

DON PÈDRE.

Oh! redoutable nom!
Ne le prononcez pas!

L'INFANT.

Soyez donc à moi.

DON PÈDRE.

Non !

L'INFANT.

Je vous donne ma fille...

DON PÈDRE.

Oh! je vous sacrifie
Pour ce trésor divin, mes biens, mon sang, ma vie.
Mon roi, jamais! Infant, je renonce au bonheur,
Qui me coûterait trop, payé par mon honneur!

L'INFANT.

Non, votre honneur m'est cher, mon fils, je le respecte;
Pesez mieux ma pensée, elle n'est pas suspecte...
Voici ce que je veux... Soyez neutre... À l'instant
Où les soldats suivront mes ordres, — on m'attend, —
Sur la ville je vais arborer ma bannière...
Ne sortez pas... voilà ma volonté dernière...
Vous n'êtes pas ici par les ordres du roi...
Tarifa m'appartient... Oui!

GUSMAN, entrant.

Non! elle est à moi!

SCÈNE X.

LES MÊMES, GUSMAN, JOSÉ.

DON PÈDRE.

Ciel! mon père!

JOSÉ.

A nous quatre!

GUSMAN.

Infant, on vous ordonne
De quitter Tarifa!

L'INFANT.

Cet ordre, qui le donne?

GUSMAN.

Moi!

L'INFANT.

Vous!

GUSMAN.

Santiago, fidèle à son serment,
M'a cédé son bâton; j'ai son commandement.

L'INFANT.

Je suis l'infant d'Espagne!

GUSMAN.

Et moi, je représente
Le roi dans Tarifa!

L'INFANT.

Son audace est plaisante!
Un proscrit, lui!

GUSMAN.

Mon droit va vous être éclairci...

L'INFANT.

Vous n'avez pas le droit de commander ici!

GUSMAN.

Votre altesse sera de mon droit informée
En quatre mots bien clairs : je suis avec l'armée.

JOSÉ.

L'armée est avec nous !

L'INFANT.

C'est ce que je veux voir !

GUSMAN.

Et je saurai punir les traîtres au devoir.

JOSÉ.

Bien dit !

L'INFANT, montrant don Pèdre.

Commencez donc par votre fils ; il m'aime,
Il m'est tout dévoué de cœur ; à l'instant même
Il vient de le prouver...

DON PÈDRE.

Mon père !

GUSMAN.

Malheureux !
Quoi ! la foudre du ciel qui va tomber sur eux
Te trouve dans leurs rangs ! Il en est temps encore,
Reviens à moi : l'infant est l'allié du More !
Les ennemis sont là. Leurs bataillons épars
Déjà de Tarifa menacent les remparts.

Montrant par la fenêtre.

Regarde : vois monter du sable de la rive
Ce flot noir et vivant qui sur nos pieds arrive,
Et va nous envahir, si sur cet horizon
La nuit fait triompher sa sœur, la trahison !
C'est l'infant ! oui, c'est lui qui les a déchaînées,
Ces hordes de l'enfer !... Depuis cinq cents années,
Elles souillent, mon fils, la terre de nos rois,
Et leur impur croissant insulte à notre croix !

L'INFANT.

Oh! c'est moi, dites-vous!...

DON PÈDRE.

Non, ce n'est pas possible!

GUSMAN.

La preuve, je la tiens, une preuve invincible :
La voilà!... Lis, mon fils.

DON PÈDRE, à part.

Oui, ce n'est que trop vrai!

GUSMAN, à son fils.

Et maintenant, réponds.

L'INFANT, à part, avec fureur.

Oh! je me vengerai!

GUSMAN, à son fils.

Dis : crois-tu que ta main à cette œuvre occupée,
Que la main d'un Gusman flétrira son épée?
Infant, je veux cacher à tous la trahison
Par respect pour vous, prince, et pour votre blason;
Si vous servez encor notre cause si belle;
Mais, si vous relevez votre étendard rebelle,
C'est une guerre à mort qu'on vous déclare ici,
Une guerre entre nous, sans trêve, sans merci!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DONA MARIA.

DONA MARIA.

Ah! Gusman! vous tuez notre fils!

GUSMAN.

Non, madame;
Je le sauve!

DONA MARIA.

L'amour qui brûle dans son âme,
Le connaissez-vous?

GUSMAN.

Non, je connais son devoir.

DONA MARIA, à l'infant.

Un seul mot nous rendra la paix, vous allez voir...

A Gusman.

Tu l'aimes, notre fils?... Sa souffrance te touche?
Eh bien! chacun des mots qui tombent de ta bouche
Est un coup de poignard au cœur de cet enfant!
Il aime dona Sol, la fille de l'infant.

GUSMAN.

Ah! voilà donc le piége! Elle était bien ourdie,
La trame de l'amour et de la perfidie!
Voilà l'infant! Tout sert, tout est bon, je le sais,
Si, malgré le moyen, le but est le succès!
A son charme infernal un jeune homme se fie
En aveugle, et l'infant veut qu'on lui sacrifie
L'honneur; et, comme prix de ce pacte infamant,
D'un mirage d'amour il éblouit l'amant!

A don Pèdre.

Il faut choisir, mon fils; un sujet n'a qu'un maître,
Choisis donc tout de suite entre nous et ce traître,
Le croissant de Médine et la croix du saint lieu,
La Bible et le Coran, un faux prophète et Dieu!
Si la fidélité de ton cœur est bannie,

Chevalier déloyal, souillé de félonie,
Cette main te réserve à de mortels affronts,
Et, comme ton honneur, brise tes éperons!

DONA MARIA.

Il est donc des vertus qui ressemblent aux crimes?
Dans ta maison, Gusman, tu feras deux victimes,
Ton fils et moi! Pour qui? pour un ingrat...

DON PÈDRE.

Oh! non,
Ma mère; entre l'amour et l'honneur de mon nom,
Je ne balance point.

GUSMAN.

A l'infant.

Bien, mon fils! Ces paroles
Détruisent à l'instant vos espérances folles;
Partez vite! déjà, devant cette maison,
S'est répandu le bruit de votre trahison...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DONA SOL.

DONA SOL, entrant effrayée.

Oh! mon père!... l'effroi m'accable!... je suis morte!
Vos jours sont menacés!... là... devant notre porte
Des paroles de mort s'élèvent contre vous.
Don Pèdre, au nom du ciel! venez, défendez-nous!

Cris au dehors.

A mort l'infant! à mort l'infant!

DONA MARIA.

De cette place]
Montent des cris de mort !

DONA SOL.

Mon père !

L'INFANT.

On me menace !

Mettant l'épée à la main.

GUSMAN.

José, prends une escorte...

JOSÉ.

Oui, monseigneur.

GUSMAN.

Et pars,
Tu conduiras l'infant jusqu'au pied des remparts,
Avec sa fille ; il faut, à tous, sur ton passage,
Dire : Voilà l'infant, fils d'Alphonse le Sage,
Fidèle au roi son frère ; il va dans cet instant,
Demander les secours que cette ville attend.

L'INFANT.

La générosité souvent est un outrage ;
Je puis subir la tienne, oui, j'aurai ce courage,
La vengeance viendra ! cette ville est l'écueil
Où, de loin, je vais voir se briser ton orgueil !

GUSMAN.

Je comprends la menace !... à la prochaine aurore
Faites donc retentir les trompettes du More ;
J'attends vos alliés ; montrez-leur le chemin,
Et pour vous tous ce jour sera sans lendemain.

L'INFANT.

Adieu, Gusman, adieu.

DONA SOL.

Mon père !

L'INFANT.

Viens, ma fille.

GUSMAN.

Que Dieu soit avec vous, noble infant de Castille.

L'infant entraîne sa fille et sort ainsi que José.

DON PÈDRE.

Hélas ! tout est fini ! que reste-t-il pour moi ?

DONA MARIA.

Ta mère, mon enfant, pour pleurer avec toi !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON RAFAEL, DON FABIO, puis JOSÉ.

FABIO.

On s'est donc bien battu?

RAFAEL.

J'étais de la partie
Pour la première fois.

FABIO.

Et dans cette sortie,
Combien l'émir a-t-il perdu d'hommes, crois-tu?

RAFAEL.

Deux mille.

FABIO.

Rafaël, c'est toi qui l'as battu?

RAFAEL.

Eh mais! j'ai fait ma part... En voilà, camarades,
Deux mille qui, je crois, ne seront plus malades.
Nous les avons tués proprement, les maudits!
Je n'en reverrai pas un seul au paradis,
C'est ce qui me fait rire.

JOSÉ, entrant vivement.

Oh! dites-moi, de grâce,
Don Pèdre est ici?

RAFAEL.

Non.

JOSÉ.

On a perdu sa trace !

FABIO.

Que dites-vous ?

RAFAEL.

Grand Dieu !

JOSÉ.

Je croyais bien le voir
Avec vous...

RAFAEL.

Ici, non.

JOSÉ.

C'était mon seul espoir !

FABIO.

Il peut venir encor.

JOSÉ.

J'ai vu toute l'armée
Rentrer à Tarifa... La porte s'est fermée,
Et l'espérance aussi !

RAFAEL.

Toujours à son côté
Je vous ai vu...

JOSÉ.

C'est vrai, je ne l'ai pas quitté,
Nous avons combattu tous deux depuis l'aurore
En bons chrétiens, et lorsqu'il commençait un More

Je l'achevais moi... puis, devant nous, tous les rangs
Se sont mêlés, un tas de blessés, de mourants
M'ont séparé de lui, l'ivresse de la fête
Me montant au cerveau, m'a fait perdre la tête.
Je ne l'ai plus revu.

RAFAEL.

Dieu! comment annoncer
A sa mère...

FABIO.

Elle attend...

JOSÉ.

Et je vais lui percer
Le cœur avec un mot... Je n'ose entrer chez elle...
Pourtant elle ne peut douter de tout mon zèle
Quand je garde son fils... son fils que j'aime tant!..
Oh! je n'aurais pas dû le quitter un instant!..
Il est bien confié le trésor qu'on me donne!..
Et j'ai pu revenir seul!.. Que Dieu me pardonne!

FABIO.

Mais tout n'est pas perdu...

RAFAEL.

C'est vrai, je viens de voir
Gusman, il est très-calme.

JOSÉ.

Oui, c'est là son devoir,
Oui, son visage est calme, et non son cœur; il laisse
Ce masque sur son front pour cacher sa faiblesse;
Il s'enferme à l'écart loin de tous; il a peur
Même de se trahir, sous ce masque trompeur.
Car, si par la douleur, en ce moment frappée,

Sa main sur le rempart laisse tomber l'épée,
Tout s'écroule avec elle, et dans son dernier lit
Un peuple de chrétiens tombe et s'ensevelit.

FABIO.

C'est vrai! Gusman debout, tout ce peuple est tranquille,
Il semble que sa main couvre toute une ville.

RAFAEL.

Oh! si don Pèdre est mort...

FABIO.

S'il n'était que blessé?

JOSÉ.

Mais oui! c'est un espoir que Dieu nous a laissé!
Les blessures du fer ont toutes un remède...

RAFAEL.

Sur le champ du combat viens...

JOSÉ, *l'arrêtant.*

Non, restez en aide
A dona Maria, moi je retrouverai
Son fils, et dans ses bras je le ramènerai!
Moi vivant, se peut-il que mon élève meure!..
Les plus braves soldats me suivront : dans une heure :
Si je ne reviens pas de la plaine avec eux,
C'est que don Pèdre et moi nous serons morts tous deux.

Il sort.

SCÈNE II.

DON RAFAEL, DON FABIO,
PUIS DONA MARIA.

RAFAEL.

Va-t-il le retrouver? cruelle incertitude.

FABIO, apercevant dona Maria.

Tais-toi!

DONA MARIA, avec une surprise mêlée de crainte.

Don Rafaël.

FABIO, à part.

Ah! quelle inquiétude
Se lit sur son visage.

DONA MARIA.

En vous voyant ici
Je pense que Gusman vient de rentrer aussi
Avec nos soldats?

RAFAEL, avec finesse.

Non, tous ne sont pas encore
De retour.

DONA MARIA.

Mais José, mais mon fils?

RAFAEL.

Lui... j'ignore
S'il est rentré.

FABIO.

Bientôt il vous sera rendu.

RAFAEL.

Confiance...

DONA MARIA.

En mon cœur le calme est descendu;
J'ai prié.

Elle dissimule son inquiétude et va s'assoir. Rafaël s'asseoit à ses pieds sur un tabouret.

RAFAEL.

Quelquefois vous voulez que je chante...

Je sais une romance... une histoire touchante...

DONA MARIA.

Le combat est fini!!.. chanter en ce moment...
Merci, don Rafaël...

FABIO, *à part.*

Pour cacher son tourment...
Elle cherche à sourire.

DONA MARIA, *à part.*

Oh! ces guerres maudites!

RAFAEL.

C'est beau d'être vainqueur!

DONA MARIA.

Et votre mère, dites,
Qu'elle doit être heureuse! Elle vous a pressé
Tendrement dans ses bras; vous n'êtes pas blessé;
Vous êtes rayonnant de jeunesse et de vie!
Oh! quelle heureuse mère! et comme je l'envie!
La guerre! chose horrible!.. On est jeune, on est beau,
On court après la gloire! on trouve le tombeau,

Tressaillant.

C'est la gloire!.. un mensonge!.. Écoutez donc...

FABIO, *courant à la fenêtre.*

L'armée
Rentre toujours...

DONA MARIA.

Sans lui...

RAFAEL.

Que votre âme alarmée

Se rassure... il poursuit les Mores, et ce soir
Vous le reverrez...

FABIO.

Oui, bon espoir!

RAFAEL.

Bon espoir...

DONA MARIA.

Mais l'espoir tue aussi quand sa marche est trop lente.

A part, allant à la fenêtre.

Oh! quelle inquiétude affreuse et désolante!

RAFAEL, *bas à Fabio.*

Comme elle souffre! vois!

FABIO.

Cela brise le cœur.

DONA MARIA, *revenant.*

Mon Dieu! s'il était mort!

RAFAEL.

Non.

FABIO.

Non.

RAFAEL.

Il est vainqueur.

FABIO.

Il reviendra bientôt.

RAFAEL.

Attendez.

FABIO.

Moi j'espère...

RAFAEL.

Songez combien de fois on trembla pour son père :
L'a-t-on cru mort souvent? rappelez-vous.

DONA MARIA.

C'est vrai !

RAFAEL.

Et toujours on l'a vu revenir.

DONA MARIA.

J'attendrai.

RAFAEL.

Attendons le retour de José.

FABIO.

Dans ses courses
Il est heureux, sa tête est pleine de ressources.

RAFAEL.

Il aime votre fils, comme un frère et je crois
Qu'il va le ramener.

DONA MARIA, *écoutant.*

José !... J'entends sa voix !

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOSÉ.

DONA MARIA.

Ah ! mon Dieu ! seul !

JOSÉ.

Il vit.

DONA MARIA.

Ah ! que Dieu me pardonne !
J'avais douté de lui !... Mais je ne vois personne
Avec toi.

JOSÉ.

Votre fils me suit, je l'ai trouvé
Aux portes de la ville.

DONA MARIA.

Enfin il est sauvé !

Elle court au-devant de lui.

SCÈNE IV.

DON RAFAEL, FABIO, JOSÉ.

JOSÉ, très-agité, à Rafaël.

Vite, allez chez Gusman, que rien ne vous arrête,
Je veux lui parler...

RAFAEL.

Pour ?

JOSÉ.

Pour affaire secrète.
Ne m'interrogez plus !...

RAFAEL.

Rien n'est donc terminé ?

JOSÉ.

Rien ! Je dois suivre ici l'ordre qu'on m'a donné,
Car il faut préparer Gusman à quelque chose
Qui va lui déchirer l'âme et le cœur.

RAFAEL, *fausse sortie.*

Je n'ose...

FABIO.

Un malheur pour don Pèdre ?

JOSÉ.

Oui, courez prévenir
Gusman.

RAFAEL, *sortant.*

Ce jour affreux ne peut donc pas finir.

SCÈNE V.

DON FABIO, JOSÉ, DONA MARIA, DON PÈDRE.

DONA MARIA.

C'est lui ! c'est mon enfant ! Oh ! que la joie est bonne,
Lorsqu'on a tant pleuré !... C'est Dieu qui me le donne
Une seconde fois !

DON PÈDRE.

Ma mère...

DONA MARIA.

Oh ! cher enfant !
Il m'est donc revenu !... C'est lui !

JOSÉ, *à part.*

Mon cœur se fend
A la voir si joyeuse !

DONA MARIA, *contemplant son fils.*

Oh ! qu'il a l'air sévère !
Peut-être il est souffrant... Souffres-tu ?

DON PÈDRE.

Non, ma mère.

DONA MARIA.

Et tu n'es pas blessé, dis?

DON PÈDRE.

Non.

DONA MARIA.

Embrasse-moi!
La gloire! que c'est beau!... je suis fière de toi!
Mon fils! il est vainqueur! il marche sur la trace
De son père Gusman! Quelle mère à ma place,
Ne serait orgueilleuse! Oh! mes chères douleurs!
Oh! que la gloire est douce et mérite nos pleurs!
Mais ne t'expose plus autant, le vrai courage,
Vois-tu, c'est la prudence, et surtout à ton âge,
Quand la tête est trop vive et nous mène trop loin.
Ce bon José de toi, comme il prend toujours soin!
Mais il est triste aussi, José: sur son visage
La gaîté va si bien.

JOSÉ.

Ce n'est pas mon usage
D'être triste, il est vrai... Voir votre fils vivant
Après l'avoir cru mort... comme une feuille au vent
Je tremble d'y songer... Une peur assez rude
M'a saisi... De la peur je n'ai pas l'habitude,
Certes; voilà pourquoi je parais à vos yeux
Si triste, bien qu'au fond le cœur soit très-joyeux.

DONA MARIA, souriant.

Bon José, j'ai compris.

A don Pèdre.

A cette heure dernière,
Quand je tremblais pour toi, j'ai fait une prière,
J'ai promis de donner mes bijoux précieux
A l'autel de la Vierge, à la reine des cieux;
Viens, allons le remplir ce vœu, je te demande
La faveur de porter avec toi mon offrande.

DON PÈDRE, *avec embarras.*

J'attends mon père ici, mais dans quelques instants
Je vous rejoins...

DONA MARIA.

Bien sûr ?...

DON PÈDRE.

Oui.

DONA MARIA.

J'ai vécu longtemps
Sans te voir, trop longtemps ! désormais il me semble
Qu'il faut nous réunir, et toujours vivre ensemble !
Oh ! que je suis heureuse ! Oui, le sort des élus
Sera le mien si Dieu ne nous sépare plus !

Elle sort.

SCÈNE VI.

JOSÉ, DON PÈDRE, GUSMAN.

DON PÈDRE.

Pauvre mère ! il faudra pourtant qu'on lui révèle...

JOSÉ.

Voici Gusman.

GUSMAN, entrant précipitamment.

Mon fils! parle.

A José.

Cette nouvelle?...

JOSÉ.

Il est prisonnier!

GUSMAN.

Lui, prisonnier! que dis-tu?

DON PÈDRE.

Libre un instant.

JOSÉ.

On croit à sa haute vertu.

DON PÈDRE.

On croit à ma parole! et que rien ne m'arrête
Quand il faudra sortir!

GUSMAN.

Mais ta rançon est prête;
Des terres, des châteaux, un trésor de sequins...

JOSÉ.

L'émir veut l'envoyer esclave aux Africains;
Oui, c'est une promesse, a-t-on dit, qu'il a faite.

GUSMAN.

A qui donc?

JOSÉ.

Au tombeau de son damné prophète.

DON PÈDRE.

Et je dois dans une heure au camp des ennemis
Rentrer!...

GUSMAN.

Oui, tu le dois puisque tu l'as promis !...
Attends, le coup est rude !... et ma tête est troublée...
Je t'avais pleuré mort...

DON PÈDRE.

Tombé dans la mêlée,
Vingt poignards se levaient sur moi ; j'allais mourir
Quand un homme est venu là pour me secourir ;
Et si je suis encor vivant, c'est à cet homme
Que je le dois ; il est mon sauveur...

GUSMAN.

Il se nomme

DON PÈDRE.

Aliatar, mon père.

GUSMAN.

Oh ! mon sang pour le tien
A ce noble ennemi digne d'être chrétien !
Dans cet élan de cœur qui tous deux nous anime,
Oui, je voudrais serrer cette main magnanime,
La main d'Aliatar, ennemi qui défend
Un prisonnier chrétien, mon héroïque enfant !

JOSÉ.

Aliatar est là... Seul, il forme l'escorte
De votre fils...

GUSMAN.

Qu'il entre !

JOSÉ.

Il attend à la porte ;
Et j'y cours...

José sort.

GUSMAN, à don Pèdre.

Toi, mon fils, sois ferme jusqu'au bout,
Et que, dès ce moment, ta mère ignore tout!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, JOSÉ, ALIATAR.

ALIATAR, à Gusman.

Que Dieu soit avec toi! Gloire, honneur et puissance
Viennent de Dieu!

GUSMAN.

Mon cœur et ma reconnaissance,
Le ciel m'en est témoin, sont à toi pour jamais.
Devant nous sois sincère...

ALIATAR.

Oui, je te le promets.

GUSMAN.

Grâce à toi, mon cher fils est vivant, et j'espère
Qu'après l'avoir sauvé tu le rends à son père.

ALIATAR.

Gusman!

GUSMAN.

Parle, je puis tout écouter...

ALIATAR.

Eh bien!
On peut te rendre un fils...

GUSMAN.

Oh! je n'épargne rien...

Pour sa rançon ! avant de savoir autre chose,
Et la grandeur du prix que ton émir m'impose,
Laisse-moi savourer cet espoir enivrant
Que, dans un jour de mort, ta parole me rend;
C'est un baume divin, une douce rosée
Qui verse la fraîcheur sur ma lèvre embrasée !
Maintenant, dis ton prix et j'ouvre cette main;
Je livre tout avant le soleil de demain :
Tout ce qui m'appartient et tout ce que mes guerres
Doivent me rapporter de trésors et de terres;
Ma généreuse main ne veut rien retenir :
Je donne le présent, j'engage l'avenir !...

ALIATAR.

L'émir te rend ton fils et laisse ta fortune;
Des richesses d'Espagne il n'en demande qu'une...

GUSMAN.

Laquelle ?

ALIATAR.

Tarifa.

GUSMAN.

Je n'ai pas bien compris...

ALIATAR.

Livre-nous cette ville...

JOSÉ, à lui-même.

Infamie !

ALIATAR.

A ce prix
Il te rendra don Pèdre.

GUSMAN.

Oh ! l'injure est trop grande !

Je ne l'ai pas comprise à l'instant!... Que je rende
Tarifa! moi, Gusman! Jamais, sous le soleil,
Un homme n'entendit un outrage pareil!

ALIATAR.

Réfléchis...

GUSMAN.

Réfléchir, quand tu me déshonores!

DON PÈDRE.

Aliatar, suis-moi, retournons chez les Mores!

ALIATAR.

Vainqueur de Tarifa, t'en souviens-tu? Ton roi,
Dans sa cour, fut bien moins magnanime pour toi.

GUSMAN.

On ne discute pas la loyauté! Personne
Ne m'apprend mon d[illegible] malheur à qui raisonne
Avec sa conscience en un péril pressant!
On ne raisonne pas sur l'honneur, on le sent!
Je garde cette ville au nom du roi mon maître,
Et c'est à lui, lui seul, que je dois la remettre.
Aliatar, j'ai foi dans ta noble vertu :
À ma place, v[illegible]s, dis-moi, que ferais-tu?

ALIATAR, avec embarras.

Moi!... laissons...

GUSMAN.

Ta rougeur répare ton offense...

DON PÈDRE, voulant entraîner Aliatar.

C'est trop tarder.

ALIATAR.

Gusman, la plus belle défense

Ne sauve pas les murs au moment désastreux,
Si l'Afrique a lancé tout un peuple contre eux.
Ce n'est rien; mais, attends les prochaines aurores,
Gusman, et tu verras sous les navires mores,
Tu verras l'Océan disparaître et vomir
Tous les lions d'Afrique aux tentes de l'émir!
Car il faut que l'Espagne enfin nous appartienne;
Alors, toi, le dernier de la race chrétienne,
Tu verras, sans pouvoir secourir ton enfant,
Ces remparts abattus...

GUSMAN, l'interrompant vivement.

Et l'honneur triomphant!

ALIATAR.

Gusman,... un dernier mot,... que celui-là t'éclaire:
L'émir, à ton refus, rugira de colère,
Et je crains tout alors,... tout;... car à son côté
Parle une voix terrible,... un prince redouté,...
L'infant de Castille!...

GUSMAN.

Oui, voilà comme le traître
Lui-même se trahit. J'aurais dû reconnaître
Son souffle de démon dans ce pacte odieux!
L'émir, justifié, se relève à mes yeux.
Écrivons à l'émir!... Oui, sans doute, son âme
Se révolte déjà contre une chose infâme
Qu'il n'eût pas faite seul! Je lui dirai que moi,
Moi, Gusman le chrétien, j'ai défendu son roi
Sur la terre d'Afrique, où nos armes fidèles,
Dans les jours de péril, écrasaient les rebelles.
Si la vérité ment, si la raison à tort,

Eh bien! Dieu m'aidera, le faible sera fort;
La croix dans une main, et dans l'autre le glaive,
L'œil fixé sur les monts où le soleil se lève,
J'irai, semant la mort et le deuil dans les airs,
Leur arracher mon fils au fond de leurs déserts.

Il sort.

ALIATAR, après réflexion.

Il faut lui dire tout!

Il suit Gusman.

SCÈNE VIII.

JOSÉ, DON PÈDRE.

JOSÉ, à part, à don Pèdre.

Moi, je vous accompagne...
Dieu n'a pas mis l'Afrique en face de l'Espagne
Sans de bonnes raisons: les esclaves chrétiens
Peuvent plus aisément y trouver des soutiens.
Mon sort sera le vôtre, et ce dur esclavage
Vous le trouverez doux sur le voisin rivage.
Oui, mon jeune seigneur, nous faisons tous des vœux
J'ai fait le mien aussi; c'était mon droit; je veux
Finir mes jours à Fez, une ville charmante!
Et dont le souvenir sans cesse me tourmente...
Aux mines du désert, aux galères du port,
Moi je travaillerai pour vous, moi je suis fort;
Mes deux bras leur seront très-utiles, je gage.
C'est dit! je pars, et vais préparer mon bagage.

Il sort.

DON PÈDRE.

Ce n'est pas l'esclavage!... oh! je connais mon sort!

Ce n'est pas le travail qui m'attend... c'est la mort!
Ah! chère dona Sol!... je me rapproche d'elle!
Son père l'a conduite au camp de l'infidèle,
Et je puis la revoir à mes derniers moments!
Le voilà donc, l'hymen promis aux deux amants!
L'époux de dona Sol! mais je puis encore l'être!
L'autel, c'est l'échafaud, et mon bourreau, le prêtre,
Et je vais loin du monde, où le bonheur est vain,
Attendre dona Sol au rendez-vous divin!

Apercevant sa mère.

Ma mère!

SCÈNE IX.

DON PÈDRE, DONA MARIA.

DONA MARIA.

Seul? mon fils?... j'étais à la chapelle.
Pourquoi ne pas venir?

DON PÈDRE.

Un grand devoir m'appelle...
Ma mère...

DONA MARIA.

Que dis-tu, mon fils?

DON PÈDRE.

Je vais partir.
J'allais vous dire adieu...

DONA MARIA.

Mais on ne peut sortir...
Oh! non! je ne veux pas, mon cher fils, que tu sortes;
Les ennemis sont là, devant toutes les portes,

En embuscade...

Montrant la fenêtre

Vois si ces dangers sont vains...
On voit briller du fer partout dans les ravins...

DON PÈDRE.

Mais ; je dois... il s'agit du salut de la ville,
Bonne mère ! c'est moi qu'on envoie à Séville.

DONA MARIA.

Ah !

DON PÈDRE.

C'est pour demander des secours ?

DONA MARIA.

Et c'est toi...
Qui remplis ce message ?

DON PÈDRE.

Urgent...

DONA MARIA.

Auprès du roi?...

DON PÈDRE.

Oui.

DONA MARIA.

D'autres demandaient à faire ce voyage,
Pourquoi donc te choisir ?

DON PÈDRE.

A cause de mon âge...
Le plus jeune est toujours le meilleur messager.

DONA MARIA.

Crois tu que ce voyage offre quelque danger ?

DON PÈDRE.

Non, les chemins sont sûrs dans ce coin de l'Espagne.

DONA MARIA.

Rien ne peut t'arrêter, alors je t'accompagne.

DON PÈDRE.

Impossible!... un serment qui vient de me lier
M'oblige à partir seul...

DONA MARIA.

Serment de chevalier!

A elle-même.

Je me résigne alors... Les douleurs maternelles
Mériteraient d'avoir un paradis pour elles!
La terre est sans pitié! que Dieu soit avec nous!

DON PÈDRE.

Oh! pouvez-vous douter de mon amour pour vous?

DONA MARIA.

Non, je n'en doute pas, oui, je le sais, tu m'aimes,
Mais qu'importe! mon fils! les douleurs sont les mêmes!
L'amour nous est cruel comme la haine; ainsi
Notre sort rigoureux n'est jamais adouci!...
Quand tu pars, sais-tu bien tous les maux que j'endure?
Il me semble que tout s'éteint dans la nature;
En me levant, je trouve à mon premier coup d'œil
L'Andalousie en pleurs et le soleil en deuil;
Et je me dis alors, dans ma tristesse amère,
Puisque l'âme d'un fils est l'âme de sa mère,
Comment vivre, il n'est plus assis à mon côté!
Hélas! l'âme est partie, et le corps est resté!
Il faut que je te parle... attends encore... écoute...
Ah! tu ne sais pas bien ce qu'un départ me coûte!...

Quand, après le berceau, tu fis tes premiers pas
D'enfant, on annonçait que tu ne vivrais pas;
Tous les yeux semblaient dire, oh! pauvre fleur qui tombe
En naissant! le berceau va lui servir de tombe!
Et moi je répondais tout bas : Je l'aime tant!
Je mettrai tant de soins sur elle, à tout instant,
Que sur ce teint flétri j'allumerai la flamme,
Que dans ce cœur mourant j'infuserai mon âme!
Et tu ressuscitas! la prophétie eut tort!
Oh! l'amour d'une mère épouvante la mort!
Puis, tes nobles instincts ont trahi ma tendresse;
Les batailles, voilà ce qui les intéresse!
Lorsqu'on te racontait ce que tes fiers aïeux
Ont accompli de grand, je lisais dans tes yeux
Le terrible avenir que le sort me destine;
Un frisson agitait cette main enfantine,
Elle cherchait déjà l'épée, en menaçant
L'horizon de Grenade où règne le croissant!
Et je disais alors : Cette fleur préservée
De la mort, en naissant, je l'aurais donc sauvée
Pour la voir expirer plus tard, quand vient le jour
Où l'âge d'une mère augmente son amour!

DON PÈDRE, *très-ému.*

Ces souvenirs sont doux... mais pour ce long voyage
J'ai besoin de ma force et de tout mon courage :
Ne m'affaiblissez pas... je veux, en vous quittant,
Ne pas vous voir si triste... et je pars plus content.

DONA MARIA.

Au moins, à ton départ, donne-moi l'espérance
De te revoir bientôt... n'est-ce pas?

DON PÈDRE.

Mon absence
Peut-être sera longue... on ne sait, j'aime mieux
Ne rien fixer... Toujours des larmes dans vos yeux!
Cela m'accable!

DONA MARIA.

Eh bien! non, je suis consolée...
C'est le premier moment, vois-tu, qui m'a troublée...
Il le faut. Moi vouloir te retenir! oh non!
Je t'aime, j'aime aussi la gloire de ton nom.
J'ai bien compris ton cœur, je fais ce qu'il désire;
Je veux que mon adieu soit doré d'un sourire,
Cela te rendra fort, cher fils... Ah! tu le vois,
La raison dans le cœur conserve encor sa voix,
Tôt ou tard le retour est une chose sûre,
Car tu vas à Séville et cela me rassure;
La joie est à la cour, on y passe gaiement
La vie, et l'Alcazar est un séjour charmant!
Oh! je les vois d'ici nos belles Andalouses!
Comme de dona Sol elles seront jalouses!
Voilà le seul danger que mon fils va courir,
Mais celui-là, je l'aime, il ne fait pas mourir!

DON PÈDRE, à part.

Mon Dieu!

DONA MARIA.

Prends cette croix, une relique chère,
Et qui porte bonheur... je la tiens de ma mère...
Tu la regarderas souvent avec ferveur...
Cette croix a touché le tombeau du Sauveur...

DON PÈDRE, à part.

Sortons, mon cœur se brise...

DONA MARIA.

Oh ! reste encor?

DON PÈDRE.

J'espère

Vous revoir.

DONA MARIA.

Et bientôt ?

DON PÈDRE.

Oui, je vais chez mon père

Lui faire mes adieux... c'est mon premier devoir.

DONA MARIA.

Mais reviens un instant, je veux encor te voir !

DON PÈDRE.

Oui, je vous le promets...

SCÈNE X.

DONA MARIA. Elle paraît frappée de la tristesse de son fils, et le suit des yeux.

Rien ne trompe une mère !

Il emporte un secret ! Quel lugubre mystère

M'entoure, et me fait luire au suprême moment

Les livides clartés de mon pressentiment !

SCÈNE XI.

DONA MARIA, JOSÉ.

DONA MARIA.

Ah José!... lui sait tout... il faut qu'il parle... Écoute
José... délivre-moi du plus horrible doute...

JOSÉ, à part.

Me voilà pris!

DONA MARIA.

Dis-moi, parle... tu sais trop bien
Où va mon fils...

JOSÉ, hésitant.

Je sais...

DONA MARIA.

Réponds.

JOSÉ.

Je ne sais rien ..
Que puis-je dire alors? dans le fond de mon âme?
Je n'ai rien en réserve. Oh! croyez-moi, Madame
Croyez ce que je dis!

DONA MARIA.

Tu te fais ignorant
Pour me tromper. Dis-moi si don Pèdre se rend
A Séville.

JOSÉ, vivement.

A Séville, oui; même tout de suite...

A part.

Bon! elle ne sait rien!

Haut.

Vous êtes bien instruite.

DONA MARIA.

Qu'y va-t-il faire?

JOSÉ.

Il va prendre un peu de loisir,
A Séville; il est jeune, il aime le plaisir;
Le voyage est charmant...

DONA MARIA.

Tu me trompes encore.

JOSÉ.

S'il a quelque projet plus grave, je l'ignore.

DONA MARIA.

Tu ne l'ignores point; il se confie à toi...
Il va pour demander...

JOSÉ.

Oui, des secours au roi...
Vous le saviez, madame, et j'ai su le comprendre;
A ceux qui savent tout on ne peut rien apprendre.

A part.

Esquivons nous.

Fausse sortie.

DONA MARIA, allant ouvrir le livre de l'Évangile placé sur le prie-Dieu.

José...

JOSÉ.

Madame...

DONA MARIA.

Un seul instant.

JOSÉ, à part.

C'est trop; je suis à bout de ruses...

Haut.

On m'attend,
Un message à porter...

DONÁ MARIA.

Je puis être tranquille,
N'est-ce pas?

JOSÉ.

Oui, madame.

DONA MARIA.

Il se rend à Séville,
Mon fils?

JOSÉ.

Oui.

DONA MARIA, montrant le prie-Dieu.

L'Évangile est là tout préparé;
Jure, fais un serment...

JOSÉ.

Madame!... j'ai juré
De ne jamais jurer!

DONA MARIA, au désespoir.

O ma sainte patronne,
Éclairez d'un rayon la nuit qui m'environne!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ALIATAR.

ALIATAR.

Sa mère! Ah! la voici!

JOSÉ, bas à Aliatar.

Messager de malheur,
Retire-toi, respecte une sainte douleur.

DONA MARIA.

Un Africain?

JOSÉ, à Aliatar.

Sortons.

DONA MARIA.

Restez! Que ce mystère
S'éclaircisse à la fin!

JOSÉ, à part.

Oh! puisse-t-il se taire!

ALIATAR.

Sachez...

JOSÉ, à dona Maria.

Au nom du ciel! dites-lui de sortir:
Les Arabes toujours ne savent que mentir,
Et c'est un imposteur comme son faux prophète.

DONA MARIA, l'interrompant avec autorité.

Tais-toi!

ALIATAR.

Je veux vous rendre un fils; rien ne m'arrête.

DONA MARIA.

Mon fils est en péril?

ALIATAR.

Oui.

DONA MARIA.

Tu me fais frémir!

JOSÉ, bas à Aliatar.

N'achève pas!

ALIATAR.

Il est prisonnier de l'émir.
Il retourne à son camp.

JOSÉ, vivement.

Mais de son esclavage
On peut le délivrer... Sur un voisin rivage...
Il va...

ALIATAR.

De votre fils on vous cache le sort;
Dans le camp de l'émir s'il retourne, il est mort.

DONA MARIA, jetant un cri.

Ah!...

JOSÉ, à Aliatar.

Tiens! tiens! vois le coup de ta langue damnée!

DONA MARIA.

Qui le force à partir d'ici!

ALIATAR.

La foi donnée...

DONA MARIA.

C'est un mot.

ALIATAR.

Et son père.

DONA MARIA.

Ah! mon Dieu, c'est trop fort!
Gusman veut envoyer son enfant à la mort!
Non, cette fois tu mens et tu le calomnies.

ALIATAR.

L'honneur...

DONA MARIA, à elle-même.

Il faut subir toutes les agonies
Pour mourir une fois!... L'honneur... que disais-tu?
L'honneur est bien souvent une atroce vertu...
Parole, honneur, devoir, trois grands mots, trois chimères!
On tue avec l'honneur les enfants et les mères!
Avec ces trois grands mots, par la gloire couverts,
En immense sépulcre on change l'univers.

ALIATAR.

Madame, l'heure sonne!...

DONA MARIA.

Oh! je deviendrai folle.
C'est vous qui l'emmenez au camp?

ALIATAR.

J'ai sa parole,
Mais Gusman peut encor le retenir ici.

DONA MARIA.

Gusman?

ALIATAR.

Faites fléchir sa volonté.

DONA MARIA.

Merci.

Oh ! je le retiendrai ! je vous demande une heure ;
Tout s'incline devant une mère qui pleure ;
Gusman me cédera ; mais si tous mes efforts
Échouaient, je descends cet escalier, je sors,
J'appelle à mon secours tous les chrétiens, mes frères,
Je fais une alliance avec toutes les mères,
Et toutes sous l'appui de Dieu qui nous défend,
Nous irons à son père arracher mon enfant !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALIATAR, seul.

Sa mère ne peut rien obtenir; sa tendresse
Vient de tout épuiser... en vain elle s'adresse
Au cœur de son mari... Gusman n'écoute rien,
Et par malheur le fils lui ressemble trop bien;
Inflexibles tous deux!... Il me reste une idée...

Apercevant José.

Ah! José!

SCÈNE II.

ALIATAR, JOSÉ, PUIS DON RAFAEL.

JOSÉ.

Par un page elle sera guidée
Jusqu'ici...

ALIATAR.

C'est très-bien

JOSÉ.

Toujours secrètement.

ALIATAR.

Et tu l'introduiras quand viendra le moment.

JOSÉ.

Mais quel est ton dessein?

ALIATAR.

Tu le sauras

JOSÉ.

N'importe!
Moi, j'ai le mièn aussi... L'histoire nous rapporte
Un fait qui me revient en mémoire. Un beau jour,
Compostelle fut prise, et l'Émir Al-Manzour
Le vainqueur, emporta les cloches des églises,
A Cordoue... Eh! bien! donc, quand elles furent mises
Dans la grande mosquée, un fait plus étonnant
Arriva; l'autre roi, le saint roi Ferdinand,
Inclinons-nous devant sa mémoire immortelle,
Plaignant les clochers veufs, partit de Compostelle
Et nous fit rapporter pour nos amusements,
Les cloches sur le dos des captifs musulmans.
Bien! Emmenez don Pèdre à votre camp sur l'heure;
Il a juré... mais moi, je ne veux pas qu'il meure;
Moi, je n'ai rien juré; moi je n'ai rien promis;
Je connais le chemin du camp des ennemis,
Je crains l'oisiveté, mes mains sont toujours prêtes
A labourer des chairs, à fracasser des têtes;
J'ai des amis qui n'ont jamais fait de serments,
Nous suivrons tous don Pèdre, et sur les musulmans
Nous tombons comme un vol de tigres en cuirasse,
Et nous exterminons l'infant, l'émir, sa race,
Tout! Et don Pèdre pris et repris, nous rentrons,
Ne laissant que néant et mort aux environs;
Et si l'on veut savoir qui, dans cette journée,

Viola, sous tes yeux, la parole donnée,
Prends le ciel à témoin, et soutiens hautement
Que don Pèdre a pu vivre et garder son serment.

ALIATAR.

Mais si tu fais cela, tu perds ton jeune maître,
N'en doute pas, chrétien ; j'ose te le promettre,
Sa tête tomberait aussitôt ; il est temps
De trouver un moyen plus sûr... et je l'attends.

JOSÉ.

es bons moyens toujours sont ceux que je découvre ;
C'est mon avis, voici l'autre moyen : qu'on ouvre
La porte de la ville, et large à deux battants,
Qu'on livre Tarifa vous serez tous contents,
N'est-ce pas? nous aussi! mais j'engage ma tête,
Et j'en fais décorer le tombeau du Prophète,
Si le troisième jour, nous n'avons pas repris
Cette ville; est-ce clair? voyons, as-tu compris?

ALIATAR.

Tu connais mal Gusman... mon idée est meilleure,
Et voici ce que j'ai résolu tout à l'heure...

DON RAFAEL, entrant.

C'est elle! on l'a conduite en secret jusqu'ici.

ALIATAR.

L'infant suit mon conseil, mon plan a réussi.

A Rafaël.

Qu'elle vienne!

A José.

Préviens don Pèdre.

JOSÉ.

Je vous jure

Qu'avec mon seul moyen la réussite est sûre.
Mais essayons toujours le vôtre cette fois.

Dona Sol entre lentement et garde une immobilité de statue; elle est conduite par don Rafaël qui entre chez Gusman.

SCÈNE III.

ALIATAR, DONA SOL.

ALIATAR.

Votre père a suivi mon conseil, et je vois
O belle dona Sol, que rien ne vous arrête
Quand il s'agit du bien de tous.

DONA SOL.

Oui, je suis prête.

ALIATAR.

Don Pèdre, on vous l'a dit...

DONA SOL.

Oui, je connais son sort!..

ALIATAR.

S'il rentre dans le camp de l'émir, il est mort!

DONA SOL.

Je le sais.

ALIATAR.

Son salut repose sur lui-même;
Il veut partir, braver la mort; mais il vous aime,
Et votre seule voix peut arrêter ses pas;
A vous seule son cœur ne résistera pas.
Le voici.

Il sort.

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, DONA SOL.

DON PÈDRE.

Dona Sol! c'est le Dieu que j'adore,
Qui me fait le bonheur de vous revoir encore!

DONA SOL, *toujours dans son immobilité de statue.*

C'est l'ordre de mon père.

DON PÈDRE.

A ce nom je frémis.
Votre père! il se ligue avec nos ennemis!
Se repent-il enfin? dites... veut-il nous rendre
Le bonheur à tous deux? que venez-vous m'apprendre?

DONA SOL.

Il veut m'unir à vous...

DON PÈDRE.

Ciel! ai-je bien compris!

DONA SOL.

Aujourd'hui...

DON PÈDRE.

Se peut-il?

DONA SOL.

Savez-vous à quel prix?

DON PÈDRE.

Non, dites...

DONA SOL.

Trahissez.

DON PÈDRE.

Moi, trahir!

DONA SOL, *froidement.*

Oui... Vous êtes
Maître de cette ville, et les troupes sont prêtes
A marcher avec vous... Que Tarifa demain
Soit à mon père, et lui vous accorde ma main.

DON PÈDRE, *la regardant un moment en silence.*

Dona Sol! est-ce un piége affreux qu'on vient me tendre!
Qui donc a prononcé ce que je viens d'entendre!
Est-ce vous?... Si c'est vous, je n'ai rien entendu.

DONA SOL, *s'animant.*

Moi, don Pèdre, pour vous j'ai déjà répondu.

DON PÈDRE.

Quoi?

DONA SOL.

Que vous êtes prêt à mourir!

DON PÈDRE.

Ah! tu m'aimes!
Oui, ta voix est l'écho des saints martyrs eux-mêmes!
Oui, ton cœur, c'est le mien; je le reconnais là:
Il a toujours compris lorsque le mien parla.

DONA SOL, *s'animant.*

Oui, nos cœurs sont unis, le même coup les blesse.
On a cru que j'allais tenter votre faiblesse;
Vous conseiller la honte avec la trahison;
Vous forcer à ternir votre jeune blason!
Par la peur de la mort, si votre âme abattue
Succombe devant moi, c'est ma main qui vous tue;

La honte, c'est la mort; la vertu qui se rend,
C'est la mort. Je vous tue en vous déshonorant!

DON PÈDRE, chaudement.

Béni soit le secours qui me vient d'une femme!
On est aisément fort si l'on craint d'être infâme
Devant celle qu'on aime! Oui, je te donnerai
Bien plus qu'un traître heureux... un cadavre honoré!

DONA SOL.

La mort avec l'honneur, c'est ce que je préfère;
Ensuite dona Sol verra ce qu'il faut faire...

DON PÈDRE.

Toi mourir de ma mort!... Tu vivras! je le veux!
Revivre en toi, voilà le dernier de mes vœux!
Je vivrai, si toujours ma dernière pensée
Repose dans ton cœur; où, mon cœur l'a laissée;
Si dans ce front si pur, que rien ne peut ternir,
Reste de notre amour l'éternel souvenir;
Si devant mon tombeau, comme un saint héritage,
Entre le ciel et toi mon âme se partage!

DONA SOL.

O mon père! c'est vous qui faites nos douleurs!
Votre orgueil m'a trompée. Il me montrait les fleurs
De ce chemin si doux qui commençait ma vie;
A votre ambition, pauvre esclave asservie,
Je marchais en riant vers l'abîme, sans voir
Le dernier coup de mort que j'allais recevoir!
Ce coup c'est votre main, mon père qui le donne!
Devant vous je m'incline, et que Dieu vous pardonne!

DON PÈDRE.

Pourtant, il était doux de vivre et d'être aimé

Sous mon ciel espagnol, dans cet air embaumé,
Au bord de cette mer, lorsque les nuits sans voiles
Ont deux firmaments d'or resplendissants d'étoiles!
Quelle ivresse suave eût ravi chaque instant!
Il fallait fuir tous deux, dona Sol, emportant
Les seuls trésors divins, les seuls que je connaisse,
Sur cette terre en deuil! l'amour et la jeunesse,
Que Dieu couvrit de tant de parfums et de miel
Pour montrer sa puissance et faire croire au ciel!

DONA SOL.

Si Dieu t'inspire ainsi, c'est qu'il veut que tu vives!
Fuis... La terre a ses bois et la mer a ses rives :
Des asiles partout à tes pas sont offerts!
Rien ne t'enchaîne ici, tes pieds n'ont point de fers;
Fuis, partons; ressuscite à tes dernières heures!
Entends-tu, dona Sol ne veut pas que tu meures;
Oh! la vie est trop belle! oui, c'est toi qui le dis;
On t'impose la mort : moi, je te l'interdis!

DON PÈDRE, avec mélancolie.

Dona Sol! dona Sol! lorsque, dans la tempête,
Le marinier périt, il élève la tête
Un instant sur les eaux et donne, avant sa mort,
Un suprême regard à l'horizon du port.
Voilà ce que j'ai fait à l'heure du naufrage.
Dona Sol, ne viens pas amollir mon courage;
Rappelle-toi plutôt tes premiers sentiments;
Ils seront mes soutiens à mes derniers moments.

DONA SOL, résignée.

Obéis à l'honneur... de toi je serai digne ;
Ta volonté fait loi, la mienne se résigne...

Voici ce que je garde à mon dernier adieu...
Noble fils de Gusman, prends ma main... Devant Dieu,
Je suis ta femme...

DON PÈDRE.

Oh! sois, entre toutes, bénie,
Main qui descends du ciel! main à la mienne unie!
Veuve sans être épouse. Oh! souviens-toi toujours
De l'hymen du tombeau!

DONA SOL.

Jusqu'à mes derniers jours!

SCÈNE V.

LES MÊMES, DON RAFAEL.

DON RAFAEL.

Votre mère vous cherche, elle vient...

DONA SOL, à don Pèdre.

Dans ce monde
Je ne trouverai plus de voix qui me réponde.

DON PÈDRE.

Le ciel te répondra!

DONA SOL.

Si tu ne me vois plus,
Attends-moi dans ce ciel, où Dieu met ses élus!

Elle s'éloigne, don Rafaël la suit.

SCÈNE VI.

DON PÈDRE SEUL, PUIS DONA MARIA.

DON PÈDRE.

Dona Sol!... Oh! je sors de cette lutte horrible

Triomphant, mais blessé... Voici la plus terrible!
Ma mère!... O mon Dieu! toi qui donnes la vertu,
Soutiens-moi!... Je suis las, car j'ai trop combattu.

DONA MARIA, *entrant.*

Mon fils! mon fils!... Voici l'heure où l'on désespère
De soi, du ciel, de tout... Je le quitte... ton père...
Je lui donne ce nom pour la dernière fois!
Ton père, il est resté sourd, comme si ma voix,
Si mon cœur lui parlaient une langue inconnue.
Il ne te reste donc que moi; je suis venue
Alors pour te garder... Seule de tous les tiens
Je te protége... Et puis, mon fils, tu m'appartiens!
Il ne faut point sortir de mes bras, je t'en prie!...
Oui, le devoir, c'est toi! l'honneur, toi! la patrie,
Toujours toi! hors de toi, rien n'est grand, rien n'est beau,
Pour moi, rien n'est vivant : le monde est un tombeau.

DON PÈDRE.

Savez-vous... qu'on demande, on veut... que Gusman livre

DONA MARIA.

Je ne veux rien savoir, je veux qu'on laisse vivre
Mon fils...

DON PÈDRE.

Que dirait-on?...

DONA MARIA.

Que dirait-on? Voilà
Leur phrase! Ils ont tout dit quand ils ont dit cela!
Il faut mourir pour plaire à don Sanche; oui, nous sommes
Obligés de servir tous les ingrats! Les hommes
Ne feraient rien pour toi dans un jour malheureux,
Pourquoi donc ferais-tu quelque chose pour eux?

Regarde, mon enfant! ma paupière est flétrie;
Mais la source des pleurs n'est pas encor tarie:
Ma douleur a besoin de repos... Oui, cessez
De vous réunir tous contre moi!... C'est assez!
Je ne veux plus souffrir!... Dans mes yeux tu peux lire
L'épuisement du cœur : les rayons du sourire
Sont rares sur mon front, rares sont mes beaux jours;
Mais les pleurs! Oh! les pleurs, j'en trouverai toujours!

DON PÈDRE.

Dans tous les souvenirs et toutes les histoires,
Ma mère, les grands noms donnent les grandes gloires
Et les grandes douleurs...

DONA MARIA.

Douleurs, gloires et noms,
Trois bien tristes présents : nous les abandonnons!...
Viens, mon fils, je connais une sierra voilée
Par les eaux et les bois, une sombre vallée
Interdite au soleil, vierge de pas humains.
Aucun de tes bourreaux ne sait par quels chemins
On monte à ce désert, où les anachorètes
Offrent aux malheureux de tranquilles retraites :
Je te conduirai là; cette nuit nous suivrons
Les étoiles du nord, et tous deux nous vivrons
Dès demain, oubliés d'un monde qui ne donne
Le bonheur et la paix qu'à ceux qu'il abandonne.
Les hommes t'ont proscrit, vite éloignons-nous d'eux,
Vite proscrivons-les, la terre est à nous deux!

DON PÈDRE.

J'ai donné ma parole...

DONA MARIA.

Oh! quel mot il prononce!
Mon fils, c'est de ton cœur que j'attends la réponse,
Et non de ton orgueil! Dans tout cet entretien
J'ai retrouvé le cœur de Gusman, non le tien!
Oui, c'est son fol orgueil qui parle par ta bouche :
Ils sont du même roc tous deux; rien ne les touche;
Leur cruauté s'acharne et va toujours croissant;
Quand ils ont bu mes pleurs, ils demandent mon sang!
Vous l'aurez!

DON PÈDRE.

O ma mère!

DONA MARIA.

Est-ce à moi qu'il s'adresse
Ce nom, ce nom sacré, ce doux nom de tendresse?
Moi, ta mère! je suis une étrangère; va
Chercher la folle mort que ton orgueil rêva;
Et moi je vais mourir tristement renommée
Pour trop aimer un fils qui ne m'a pas aimée!

DON PÈDRE

Ayez pitié de moi!... Brisons cet entretien!
Je me sens défaillir!... Oh! n'ajoutez plus rien!

DONA MARIA.

Mais je ne puis plus rien ajouter, il me semble...
La mort va te frapper... et nous mourrons ensemble!
Toi, ce soir dans la tombe... et demain j'y serai,
Moi, ta mère... Adieu donc, mon fils...

DON PÈDRE.

Je resterai!
Je resterai!

DONA MARIA.

Que Dieu soit béni!

DON PÈDRE.

Partons vite...

A part.

J'ai peur du repentir!

DONA MARIA, avec exaltation.

La mère ressuscite
Avec son fils! et Dieu le récompensera,
Ce fils de mon amour, mon sauveur! Il sera
La joie et le bonheur de ma nouvelle vie!
Le ciel même à présent n'a plus rien que j'envie,
J'ai reconquis mon fils, celui que j'aime tant!
Et toi, réponds, aussi tu dois être content,
N'est-ce pas? Cette joie à ta mère était due;
Je t'ai donné la vie et tu me l'as rendue!

DON PÈDRE, à sa mère.

Je ne vous quitte plus...

DONA MARIA.

Oui, mes pas sur tes pas.
Toujours!

DON PÈDRE, apercevant Gusman.

Mon père!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GUSMAN.

GUSMAN, à don Pèdre.

Écoute...

DONA MARIA, prenant le bras de son fils.

Il ne me quitte pas!

GUSMAN, à dona Maria avec calme et douceur.

Écoute, Maria. . Jusqu'au bout je veux être
Fidèle à ma parole, et j'envoie une lettre
A l'émir; c'est José qui la lui remettra;
L'émir est sage et juste, et quand il connaîtra
Tout ce que près de moi, sur la terre d'Afrique,
Mon jeune fils a fait de grand et d'héroïque
Pour le prince Al-Manzour, il n'osera jamais
Accomplir sa menace; oui, je te le promets...

DONA MARIA.

Moi, jouer mon bonheur sur cette folle chance!
J'ai trop de fois été dupe de l'espérance;
Puisque vous écrivez, dites à l'assassin
De venir arracher votre enfant de mon sein!

GUSMAN.

Femme, la loi de Dieu, la loi de la Castille,
Deux saintes lois, me font le chef de la famille,
Le chef suprême, et nul, pas même vous, ne doit
De mon autorité méconnaître le droit.

Montrant son fils.

Son honneur, c'est le mien, j'en suis dépositaire,
J'en suis juge moi seul. Bien souvent j'ai fait taire
Mon droit devant le cri de vos justes douleurs;
Bien souvent ma tendresse a respecté vos pleurs;
Mais il est des moments si solennels, madame,
Que nous avons besoin de recueillir notre âme,
Et d'imposer silence à tout, afin de voir
Dans une obscure nuit le chemin du devoir!...
Laissez-nous un moment.

DONA MARIA.

Non; sans vous faire injure,
Je reste pour veiller sur mon fils...

GUSMAN.

Je te jure
Que tu le trouveras encore près de moi.

DONA MARIA.

Il ne partirait pas sans me voir?

GUSMAN.

Sur ma foi!

DONA MARIA, à part.

Dieu m'inspire un projet;

A Gusman.

Je sors, et je suis sûre
De retrouver mon fils. Tu m'as dit: Je te jure!
Je crois à ton serment.

SCÈNE VIII.

GUSMAN, DON PÈDRE.

GUSMAN, à son fils.

Approche donc. Pourquoi
Dans un moment pareil t'éloignes-tu de moi,
Lorsque tu vas partir, et lorsque ton oreille
Doit s'ouvrir de plus près à la voix qui conseille?

DON PÈDRE.

Mon père...

GUSMAN.

Donne-moi ta main... Oh! je la sens
Trembler; mon fils! je vois le trouble dans tes sens,

La pâleur de ton front!... Qu'est-elle devenue
Cette vertu guerrière autrefois si connue?
Une barre de honte a flétri mon blason!
La peur, l'infâme peur entre dans ma maison!

DON PÈDRE.

Un lâche! votre fils!... Un instant de faiblesse
M'est bien permis ; voilà ma mère que je laisse
Dans les pleurs.

GUSMAN.

J'ai compris! Tu viens en ce moment,
Par ta mère vaincu, de trahir ton serment!
Une mère est bien forte, oui, lorsqu'elle s'adresse
A son fils, dans l'élan de toute sa tendresse,
Je le sais... Mais, dis-moi, te serait-il permis,
Dans un combat, de fuir devant les ennemis,
Si sur le champ de mort par sa douleur conduite
Ta mère lâchement te conseillait la fuite?
Tu te tais! Tu réponds, car tes nobles instincts
Affaiblis un moment ne sont jamais éteints!
Le pied a chancelé, non le cœur. Tu dois être
Fidèle à ton devoir sacré, comme le prêtre
A son autel, et rien ne doit être écouté
Dans les profanes bruits perdus à ton côté.
L'honneur, vois-tu, c'est Dieu! S'il parle, on fait silence,
On obéit... Mon fils, j'ai mis dans la balance,
D'un côté, mon amour pour toi, ta mère en pleurs,
Succombant sous le poids de trop justes douleurs;
Ton sang qui va couler de mes veines ouvertes,
Enfin, tout ce qu'un jour va me coûter de pertes;
De l'autre, la patrie! inexorable voix.
Tes aïeux rayonnant des vertus d'autrefois;

La parole donnée aux ennemis, la tienne,
Les périls de l'Espagne et de la foi chrétienne;
Et plus que tout cela... cet outrage souffert,
Cet outrage récent dont le roi m'a couvert,
Et je n'hésite plus! Tu connais ta devise,
Honneur de ton blason; elle te fut transmise,
Mon fils; chacun de nous la reçoit en naissant
Des mains de Dieu : LE ROI PÈSE PLUS QUE LE SANG !

DON PÈDRE.

Oh! parlez-moi, mon père! oui, ma vertu s'enflamme
A vos nobles accents! vous retrempez mon âme!

GUSMAN.

Et pourtant, tout espoir n'est pas encor perdu;
Oui, j'ai foi dans l'émir; j'attends ce qui m'est dû
Pour mon sang prodigué dans leur cause en Afrique;
Mais le meilleur espoir est toujours chimérique
Quand on attend le bien; le mal plus aisément
Arrive sur la terre et trompe rarement;
Donc, s'il s'évanouit, cet espoir que j'embrasse,
S'il faut mourir, mon fils, meurs digne de ta race;
Ta gloire, après ta mort, partout va retentir;
Meurs trois fois; meurs chrétien, chevalier et martyr!

DON PÈDRE, serrant la main de son père.

Oh! c'est vous maintenant qui tremblez, vous!

GUSMAN.

Silence!..

Voilà pourtant de nous, oui, voilà ce qu'on pense!...
Nous n'avons rien d'humain; par orgueil nous donnons
Le sang de nos enfants pour illustrer nos noms!
Oui, je tremble, mon fils, et Gusman je me nomme;

Le héros est toujours l'enveloppe de l'homme;
Notre cœur saigne aussi, par la blessure ouvert
On ne voit pas le sang, l'armure l'a couvert!...
Devant ta mère encore, à cette terrible heure,
Je dérobe avec soin ma plaie intérieure,
Et quand elle me croit froidement odieux,
Toute mon âme pleure et sans mouiller mes yeux.

DON PÈDRE.

Oh! ces touchants secrets qu'à tous vous voulez taire,
J'en suis le confident et le dépositaire.
Quelle gloire pour moi!

GUSMAN.

Mon fils, parle plus bas!...
Le courage qui brille au soleil des combats,
C'est la vertu de tous; vertu des nobles races :
Mais il est des combats où le fer des cuirasses
Est inutile au cœur, et le courage aussi;
C'est un de ces assauts que je soutiens ici.
Oh! qu'il serait aisé, mon fils, de toujours vivre
Dans l'air de la bataille, où le soleil enivre,
Où le noble triomphe appartient au plus fort!
Où la gloire est partout, dans la vie et la mort!
Mais l'homme ne fait pas toujours ce qu'il envie :
Dieu nous donna deux biens, deux, l'honneur et la vie!
La vie, on la prodigue, on la prend à deux mains,
Par lambeaux, on la jette aux buissons des chemins;
Mais l'honneur, on le garde, on en est économe,
Car c'est le seul trésor qu'à Dieu doit rendre l'homme,
Et devant la rigueur du céleste héritier
Ce trésor est perdu, s'il n'est pas tout entier!

Maintenant, que ce jour soit fatal ou prospère,
L'honneur te dit : Pars; oui, pars, ajoute ton père.
Moi qui contiens mes bras par un dernier effort,
Et crains de t'arrêter sur ton chemin de mort!

DON PÈDRE.

Je pars, et votre voix, mon père, m'accompagne,
Oui, je saurai mourir pour vous, pour notre Espagne,
Et pour le roi, malgré son outrage récent;
Plus de retard! le roi pèse plus que le sang!

GUSMAN, l'embrassant.

Viens, mon fils!

DON PÈDRE.

Ce baiser est un baume céleste.

GUSMAN.

Je te bénis, don Pèdre, et Dieu fera le reste!

DON PÈDRE.

Que vois-je! vous pleurez?

GUSMAN.

Nous sommes seuls!

DON PÈDRE.

Comment!

GUSMAN.

Laisse-moi le bonheur d'être père un moment!

On entend au dehors des cris confus.

Quelle est cette rumeur?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DONA MARIA.

DONA MARIA.

Je suis encore aimée !
Quand on ne m'aime plus ici!... Toute l'armée,
Tout le peuple! ils sont là!... Regardez... les voici!...
Ils viennent demander qu'on soit humain ici !
Les mères sont pour moi. C'est une ville entière,
La noble Tarifa, l'héroïque frontière,
Qui s'indigne, se lève en masse, et vous défend
De livrer aux bourreaux don Pèdre, mon enfant!

GUSMAN, à dona Maria.

Mais vous nous perdez tous!... On va croire à Séville
Que j'ai fait insurger contre moi cette ville
Pour délivrer mon fils, qu'un peuple s'est levé
Pour...

DONA MARIA.

Que m'importe à moi, pourvu qu'il soit sauvé!

SCÈNE X.

LES MÊMES, JOSÉ, PEUPLE, SOLDATS, ALIATAR.

DONA MARIA.

Voyez!

JOSÉ.

Vive don Pèdre !

LES SOLDATS.

On ne veut pas qu'i meure !

ALIATAR, à Gusman.

Je viens chercher ton fils.

GUSMAN.

Il t'attend.

ALIATAR.

Voici l'heure.

DONA MARIA, aux soldats.

Mais parlez donc... José !

JOSÉ.

Monseigneur, on voudrait...

GUSMAN.

Tu dois porter ma lettre à l'émir. Es-tu prêt?
Qui t'arrête? As-tu peur?

JOSÉ.

Moi ! peur ! Mais il me sembl
Que la peur et José ne marchent pas ensemble.

DONA MARIA.

Il veut que mon fils reste.

Aux soldats.

Et vous tous?

LES SOLDATS.

Nous aussi.

GUSMAN.

Par le sang du vrai Dieu ! qui donc commande ici?

JOSÉ.

Monseigneur...

GUSMAN.

Taisez-vous!... La faute que j'ignore,
Dans ma bonté, je puis la pardonner encore;
Mais n'ajoutez plus rien... plus un seul mot... Sortez!

JOSÉ.

Nous vous obéissons.

DONA MARIA.

Oh! les lâches!... Restez!
Vous tiendrez, n'est-ce pas, la parole donnée,
Mes amis? Si par vous j'étais abandonnée,
Vos mères et vos sœurs, toutes, je le prédis,
Toutes vous maudiront comme je vous maudis!

LES SOLDATS, *résolûment.*

Il ne partira pas!

GUSMAN.

Devant l'envoyé more
On veut que mon fils reste et qu'il se déshonore!
Eh bien donc! je me livre à sa place.

A Aliatar.

Je suis
Ton prisonnier.

DON PÈDRE, *vivement.*

Je pars, mon père!

A Aliatar.

Je te suis.

A sa mère.

C'est sacré, voyez-vous, la parole jurée!

GUSMAN, *à José.*

Cette lettre...

JOSÉ.

A l'émir?

GUSMAN.

Oui.

DON PÈDRE.

Ma mère adorée,

Adieu!

DONA MARIA.

Mon fils! mon fils!

DON PÈDRE.

Adieu!

JOSÉ.

Gardez l'espoir!

GUSMAN.

Dieu, fais ta volonté; moi j'ai fait mon devoir!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Le théâtre représente une partie des fortifications de Tarifa. — Une rampe conduit au mur couronné de créneaux ; à gauche, à l'avant-scène, une croix de fer sur un pilier avec degrés de pierre. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSMAN, sur le rempart.

José ne revient pas ;... au pied du rempart sombre,
Je ne vois rien,... pas même un espoir dans une ombre !
Ces feux lointains semés dans la plaine, voilà
Ce que mes yeux toujours cherchent... Mon fils est là,
Prisonnier de l'émir,... et rien, rien ne m'arrive ;
Aucun bruit ;... l'Océan parle seul à sa rive.

Il descend du rempart.

Qui peut le retenir ?... il faut si peu de temps,
Si peu, pour rapporter la lettre que j'attends.
Oh ! quelle horrible nuit,... plus longue que ma vie !
Et de quel lendemain sera-t-elle suivie ?
Que répondra l'émir ? Oublieux de son nom,
Voudra-t-il se souiller d'un crime affreux ? Oh ! non,
Non, ce n'est pas possible, et ma raison s'égare,
Mon fils ne mourra pas. — Si la main d'un barbare
Se levait, Dieu lui-même enverrait, je le sens,
Son ange d'Isaac sauveur des innocents !
Enfin, le jour paraît !... mais de lugubres teintes
Remplacent dans le ciel les étoiles éteintes ;

Tout l'horizon est rouge et sanglant!... On dirait
Qu'à l'aurore le jour dit déjà son secret.
Oh! toutes mes terreurs et mes songes funèbres
Reviennent à la fois! j'aimais mieux les ténèbres.
Je redoute le jour, je crains ce qu'il promet.
La nuit c'était le calme et le bourreau dormait.
Le soleil va trahir la pâleur que je cache
Dans l'ombre de la nuit, comme ferait un lâche,
Et devant tous je crains de montrer en passant,
Si le masque se brise, un héroïsme absent.

Un chant se fait entendre dans la coulisse.

Le moindre bruit m'émeut... Oh! ce n'est rien encore,
Rien... C'est un artisan qui se lève à l'aurore
Pour travailler,... il chante,... il a le cœur joyeux,
Ses enfants au retour réjouiront ses yeux.

Chant lointain.

Dans le pays chrétien ou more,
Au moment où le ciel se dore,
Lorsque se tait le rossignol,
Le Sarrasin et l'Espagnol
Chantent pour saluer l'aurore.

SCÈNE II.

GUSMAN, PUIS JOSÉ.

GUSMAN, regardant venir José.

Oui, c'est lui cette fois! Oh! que Dieu me soutienne
Par la force héroïque et la vertu chrétienne!

A José qui entre.

Parle,... que veut l'émir? que veut l'infant? Je vois
Du doute dans tes yeux : dis-moi tout à la fois!

JOSÉ, tirant une lettre.

Cette lettre répond,... du moins je le crois,...

GUSMAN prenant vivement la lettre.

donne!..
Ah! je n'ose l'ouvrir... mon cœur bat... je frissonne!
Tout le sort de mon fils est là! mort ou vivant,
Lequel de ces deux mots?

à José.

Parle, as-tu vu l'infant,
Et sa fille?...

JOSÉ.

On m'a dit: « Sois prudent... » j'ai dû l'être,
Même lorsque l'infant m'a remis cette lettre...

GUSMAN.

L'infant! Qu'ai-je entendu? C'est lui qui t'a donné...

JOSÉ.

Lui-même.

GUSMAN.

Et dans ses yeux tu n'as pas deviné...

JOSÉ.

Ce que peut contenir la lettre, je l'ignore;
Mais puisqu'on vous écrit, on négocie encore.

GUSMAN.

Oui, c'est vrai! je respire et rien n'est résolu!

Il brise le sceau et jette un cri.

JOSÉ.

Qu'avez-vous, monseigneur?

GUSMAN, avec égarement.

Oh! non! non! j'ai mal lu!
Mes yeux sont obscurcis...

JOSÉ.

Quelle est cette réponse?

GUSMAN.

Elle vient de l'enfer! Tiens, vois ce qu'on m'annonce!
Lorsque les Africains se seront avancés
Au pied de nos remparts, là, devant nos fossés,
Leurs trompettes trois fois sonneront; si la place
Ne s'ouvre pas après cette triple menace,
Si je ne livre point cette ville au croissant,
Nous verrons égorger mon fils, et tout son sang
Là, devant ces remparts, doit couler!...

JOSÉ.

Infamie!

GUSMAN.

Quel moyen de salut? Cette ville endormie
Ma voix peut l'appeler aux armes.....

JOSÉ.

A l'instant
Nous pouvons tout sauver, peut-être en nous hâtant.
Faut-il lever la herse à la petite porte?
Avec les plus hardis, voulez-vous que je sorte?
Nous tomberons sur eux le cimeterre au poing...

GUSMAN.

Non, c'est tuer mon fils, je ne m'abuse point;
José, tout serait vain... si l'émir veut qu'il meure,
Nous ne le sauvons pas, mais nous devançons l'heure.

JOSÉ, voyant dona Maria de loin.

Avoir les bras liés!... le père le défend :
Dieu parle, obéissons!...

GUSMAN.

Mon fils! mon pauvre enfant!

JOSÉ, apercevant dona Maria de loin.

Grand Dieu! voilà sa mère.

GUSMAN, à José.

Oh! cours au-devant d'elle,
Éloigne-la des murs et de la citadelle;
Cache-lui tout; dis-lui seulement qu'hier soir,
L'émir a refusé, mais qu'il reste un espoir.

JOSÉ.

Il suffit, monseigneur.

Il s'éloigne rapidement.

SCÈNE III.

GUSMAN, seul.

Que toujours elle ignore
Ce lugubre signal, ces trois appels du More.
Pauvre mère! ah, mon Dieu! pendant que je vivrai,
Donnez-moi ses douleurs, et seul je souffrirai.
Oh! la voici!

SCÈNE IV.

GUSMAN, DONA MARIA.

DONA MARIA.

L'émir a refusé...

GUSMAN.

Madame...

DONA MARIA.

Je le sais. Maintenant s'il vous reste dans l'âme
Une ombre de pitié, dites, dois-je espérer,
Dois-je mourir ? j'attends.

GUSMAN.

L'émir... peut différer...

DONA MARIA.

Vous ne le croyez pas; la langue embarrassée
N'est jamais bien sincère et trahit la pensée.
Je vous demande un mot, un seul, car le temps fuit :
Qu'avez-vous décidé ?

GUSMAN.

Maria, cette nuit
Un message est venu m'annonçant l'arrivée
Du roi don Sanche; ainsi, cette ville est sauvée,
Si nous tenons un jour de plus, si nous gardons
Un seul jour Tarifa, si nous la défendons
A tout prix, sans peser ce que cela nous coûte.
C'est le cri de l'Espagne, il faut que je l'écoute.
On fait, autour de moi, de solennels serments
De refuser tout pacte avec les musulmans.
Peuple, armée, ils ne font qu'une seule famille;
Et, pour donner le temps à leur roi de Castille
D'arriver jusqu'à nous, ils mourront, s'il le faut,
Soldats sur le rempart, martyrs sur l'échafaud.

DONA MARIA.

C'est résolu ! ma voix ne peut être écoutée,
Et d'un fils, froidement, la mort est acceptée
Par toi ! — Je te connais seulement de ce jour ;
Ta gloire de soldat voilà ton seul amour !

Et voir par l'Africain cette gloire éclipsée
Voilà ta seule crainte : oui, ton âme est glacée.
Oh ! ces hommes de guerre ils n'ont jamais de pleurs !
L'airain qui vous cuirasse est la chair de vos cœurs.
Rien d'humain ne palpite au fond de vos entrailles,
Vos triomphes sont faits avec des funérailles ;
Vous vivez dans la mort, et vous êtes joyeux
Quand les mères n'ont plus de larmes dans les yeux.

Avec ironie.

Don Sanche ! oui, tu lui dois tout donner, en mémoire
Des affronts qu'il t'a faits ! Et pour toi quelle gloire,
Quel triomphe nouveau ! Toute l'armée en chœur,
A tes pieds, chantera tes vertus de vainqueur ;
Le roi, te nivelant au sommet de sa taille,
T'embrassera demain sur le champ de bataille ;
Mais les fleurs de la fête, ô héros triomphant,
Seront rouges, ce soir, du sang de ton enfant !

GUSMAN, calme.

Je dois tout respecter, même votre ironie ;
Par la douleur en vous la justice est bannie.
Mais Dieu, qui sait tout lire au fond des cœurs blessés,
Voit couler dans le mien les pleurs que vous versez.
— Voulez-vous le sauver votre fils ? — J'abandonne
La ville aux Africains ; dites que je l'ordonne,
Mais réfléchissez bien avant le repentir !...
Voyez tous ces lieux saints que la foi fait bâtir,
Ce n'est pas seulement au roi que je les garde,
Mais au Dieu des chrétiens qui là haut nous regarde.

Montrant la croix élevée sur le pilier de pierre.

Cette croix, tout un peuple, à ma voix renaissant,
L'incrusta dans la pierre où régnait le croissant...

Eh bien! de ces remparts, allez ouvrir l'enceinte,
Et nous les verrons tous, sur cette ville sainte,
Se ruer aussitôt comme des flots vivants!
Nous verrons profaner l'asile des couvents,
Les tabernacles saints, les croix, les reliquaires,
Les lampes d'or veillant au seuil des sanctuaires,
Et sous nos yeux, partout, de sacriléges mains
Jetant la sainte hostie au bourbier des chemins!

DONA MARIA.

Elle pousse un cri et s'agenouille en se voilant la face.

Ah!

GUSMAN.

C'est alors, dis-moi, que tu seras bien fière!
Dieu, l'Espagne, l'honneur, seront dans la poussière;
Mais toi, ton fils et moi, nous vivrons sans remords,
Vénérés des vivants et bénis par les morts!

DONA MARIA.

Assez, Gusman! Je cède à ta voix! Dieu l'emporte;
Gusman, fais ton devoir; et moi, je serai forte.

GUSMAN.

Oui, sois digne de toi, sois digne de celui
Qui donne à ta famille un martyr aujourd'hui!

SCÈNE V.

GUSMAN, DONA MARIA, JOSÉ, DON RAFAEL.

JOSÉ, accourant.

Espérez!

DONA MARIA.

Que dit-il?

GUSMAN.

En Dieu toujours j'espère.

JOSÉ.

Dona Sol !... dona Sol !...

DONA MARIA.

Elle a fléchi son père ?

JOSÉ.

Elle n'a rien fléchi ! l'infant est un rocher !
Plus païen que l'émir, rien ne peut le toucher,
Mais elle sauvera don Pèdre !... Noble fille !
Un ange, qui, je crois s'est trompé de famille !
Écoutez... Voici donc le plan qu'elle a conçu :
Je le tiens de son page... Il vient... Je l'ai reçu
Le premier sur le pont, et voici son message :
Dona Sol, s'échappant, va venir en otage
Se livrer à Gusman ; et, quand nous entendrons,
Là, devant le fossé, retentir les clairons,
Moi, du haut des remparts de cette citadelle,
Je montre dona Sol au camp de l'infidèle,
Et je crie à l'infant : « Votre fille est ici ;
Vous avez un otage il est chez nous aussi.
Avec les criminels au crime on s'habitue :
Œil pour œil, dent pour dent, nous tuons qui nous tue.
Tant pis ! rendez don Pèdre, ou, s'il meurt sous vos coups,
Dona Sol tombera cadavre devant vous. »

GUSMAN.

Point de vengeance horrible !

JOSÉ.

Eh ! monseigneur, de grâce,

Écoutez jusqu'au bout ; ce n'est qu'une menace ;
Les méchants, les obscurs comme les plus fameux,
Pensent que tout le monde est fabriqué comme eux,
Notre tigre aura peur...

GUSMAN.

Oui, l'infant de Castille,
Me jugeant d'après lui, tremblera pour sa fille...

DONA MARIA.

C'est l'ange du salut !

JOSÉ.

Plein d'espoir je l'attends.

GUSMAN.

Dieu fasse qu'elle arrive au plus vite !

DONA MARIA.

J'entends
Des bruits d'armes, des cris...

RAFAEL, sur le rempart.

C'est une armée immense
Qui s'approche...

On entend un appel de trompettes.

GUSMAN.

Oh ! mon Dieu !

JOSÉ.

Le signal qui commence.

GUSMAN.

Oh ! l'horrible moment !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SOLDATS, CHEVALIERS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

DONA MARIA, à Gusman.

Qu'arrive-t-il, parlez,
Et que regarde-t-on ?

GUSMAN, à dona Maria.

Au nom du ciel, allez,
Et priez loin d'ici... le devoir me réclame...
Je sors pour repousser les ennemis...

RAFAEL, descendant vivement du rempart.

Madame !...
Votre fils entouré d'Africains... à genoux !

DONA MARIA, poussant un cri.

Ah ! vont-ils l'égorger !

GUSMAN.

Madame, éloignez-vous.

DONA MARIA.

Non, la voix de mon sang doit être la plus forte,
Non, je ne consens plus !... Soldats, livrez la porte,
Sauvez mon fils... et vous, Gusman, ordonnez-leur,
A ces hommes, d'avoir pitié de ma douleur !...
Vous n'obéissez pas, mais en vous seuls j'espère !
Tant d'hommes réunis, pas un seul cœur de père !
Tous immobiles !... tous calmes et s'entassant
Comme aux gradins d'un cirque où va couler le sang !

Appelant.

Dona Sol ! dona Sol ! dans cette heure funeste,

J'espère en elle seule !... elle seule me reste !...

On entend le second appel des trompettes.
Mouvement général de terreur.

JOSÉ.

Oh ! le second appel !

DONA MARIA, appelant.

Dona Sol !

GUSMAN.

Aidez-moi,

Mon Dieu ! rendez-moi fort, et soutenez-ma foi !

Montant au rempart.

Place !

DONA MARIA, regardant toujours du côté de la ville.

Elle ne vient pas !

GUSMAN, sur le rempart.

Noble infant de Castille !
Mon fils, ton prisonnier, gloire de ma famille,
Va périr sous le fer de tes lâches bourreaux ;
A toi la honte ! à lui la palme des héros !
Vos mémoires vivront, et l'une à l'autre unie
Au livre de l'honneur et de la félonie !
Poursuis ton œuvre ! allons, bourreau ! plus de retard !
Et s'il te manque un fer, tiens ! voici mon poignard !

DONA MARIA, voyant dona Sol.

Ah ! c'est elle ! c'est elle !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DONA SOL.

GUSMAN, descendant vivement du rempart.

Oui ! qu'elle soit bénie !

DONA SOL.

Même sort pour nous deux... Pour nous même agonie,
Même mort! Que mon père apprenne à cet instant,
Que si votre fils meurt, le même sort m'attend!

Troisième appel de trompettes.

GUSMAN, entraînant dona Sol sur le rempart.

Venez!

Dona Maria épuisée fait d'inutiles efforts pour les suivre; elle chancelle, s'arrête au pied de la croix et l'embrasse pour se soutenir.

JOSÉ, sur le rempart, crie aux Mores:

Arrêtez!... Ah!... Trop tard! trop tard! Il tombe!

DONA MARIA.

Mort! mort!

Elle s'affaisse sur ses genoux.

GUSMAN, accourt vers dona Maria.

Il est au ciel!

DONA MARIA.

Oh! mon Dieu! je succombe.

Dona Sol monte lentement sur le rempart.

JOSÉ.

Le ciel n'a pas voulu prendre pitié de nous.

DONA SOL.

O mon père! je vais rejoindre mon époux.

Elle se précipite du haut du rempart.

JOSÉ, qui a fait un mouvement pour la retenir.

Dona Sol!... Morte aussi! noble enfant! pauvre fille!
Mais que vois-je là bas? L'étendard de Castille:
Toujours le bienvenu, quoique arrivé trop tard!

A Gusman.

Oui, seigneur, le voilà le royal étendard!
Don Sanche et son armée! Ils marchent sur la ville.

GUSMAN, comme éveillé en sursaut. Il tire son épée.

Ah! mon sang répandu n'est donc pas inutile!
Dieu soit béni; l'Espagne est sauvée! En avant,
Mes amis! Lance au poing et les bannières au vent!
Baissez le pont! Soldats, chevaliers, hommes d'armes,
Venez tous! C'est le sang qui doit venger les larmes.

Montant sur le rempart.

O mon roi! d'un affront mon devoir triompha,
Viens voir ce que j'ai fait pour garder Tarifa!

Gusman se précipite l'épée à la main vers le pont; les lances et les bannières s'agitent; l'armée suit Gusman avec enthousiasme.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE ET Ce, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

OEUVRES COMPLÈTES
DE
CH. DE BERNARD
AVEC
UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE
PAR
M. ARMAND DE PONTMARTIN

Format grand in-18 anglais.

Nous publions en douze volumes grand in-18, avec tout le luxe que demandent les livres aimés du public, les œuvres complètes d'un homme dont le nom seul est fait pour exciter au plus haut degré la sympathie et l'intérêt du lecteur.

M. Charles de Bernard est en effet, par le nombre et la popularité de ses ouvrages, par la réserve et l'excellence de son goût littéraire, un romancier du premier ordre, un romancier français. Il appartient évidemment, et par des affinités incontestables, au maître du roman moderne, M. de Balzac lui-même, et, si quelqu'un avait pu nous consoler de l'interruption de la *Comédie humaine*, à coup sûr cet homme-là eût été M. Charles de Bernard. — La mort en a décidé autrement, elle a enlevé le disciple avant de peser sur le maître, et elle nous a laissé un double regret.

Ces regrets d'un poëte éteint avant l'heure, ces deuils d'un esprit charmant qui disparaît avant d'avoir porté ses premières fleurs et ses premiers fruits, ne peuvent guère se consoler que par les honneurs qui sont rendus à l'œuvre de l'homme expiré.

Voilà pourquoi nous avons voulu recueillir et mettre en ordre avec un soin pieux les *Œuvres complètes de M. Charles de Bernard*, afin que désormais les amis des lettres et des livres honnêtes trouvent réunies tant d'œuvres charmantes, tant d'œuvres éparses, ces contes, ces nouvelles, ces romans ingénieux, qui, après avoir jeté leur éclat, disparaîtraient dans une nuit profonde, si quelque main amie et dévouée ne les rendait soudain à la douce clarté du jour.

Les amateurs de livres qui auront tenté, depuis tantôt dix années, de réunir sur les rayons de leur bibliothèque les œuvres diverses de M. Charles de Bernard comprendront parfaitement le service que nous allons leur rendre, par la difficulté même de cette réunion presque impossible. Où trouver, par exemple, le *Nœud gordien*, ce charmant recueil où parut pour la première fois la *Femme de quarante ans*, admirable étude que le maître lui-même eût signée, et qui fut pour nous la révélation du talent de M. Charles de Bernard? Où trouver le *Paravent*, la *Peau du lion*, la *Chasse aux amants*, les *Ailes d'Icare?*

Il y faudrait bien des peines et d'heureux hasards : ces livres, lus si longtemps et partout, qui ont été, au printemps, le repos de la maison rustique, le charme du foyer domestique en hiver, le sourire de la jeunesse et la consolation des vieillards..., à force d'être lus, feuilletés, empruntés, oubliés sur le banc de gazon, ils disparaissent, et il n'en reste plus de traces que dans le souvenir. Il faut donc les réimprimer, et que cette réimpression soit correcte et faite, comme on dit, de main d'ouvrier. Telle sera cette édition des *Œuvres complètes de M. Charles de Bernard*.

Au reste, avec cet homme-là nous sommes fort à l'aise, il n'a pas besoin des louanges du prospectus, sa louange est dans tous

les esprits qu'il a charmés, dans toutes les âmes qu'il a émues ou consolées. Sa louange, elle est dans ces beaux livres où la morale la plus honnête se rencontre avec la connaissance la plus profonde du cœur humain.

Rappelez-vous *Gerfaut* et cette admirable étude de la vie intérieure ; il nous semble que voilà un livre réel, dans la meilleure acception de ce mot *réalité*. Rappelez-vous le *Gentilhomme campagnard* et le franc rire du lecteur, introduit pour la première fois dans un club de cabaret et dans une république de village ; quelle plus aimable comédie et quel esprit plus enjoué ?

Cet homme sait rire et il fait rêver ; il plaisante avec grâce, il s'abandonne à des colères bien senties, il touche à la comédie, il touche au drame : le *Beau-père* est un drame et l'*Homme sérieux* est une comédie. Que si vous préférez aux grandes œuvres les tableaux d'intérieur et de chevalet, vous en trouverez à plaisir dans ce joli livre intitulé *l'Écueil*, et dans un volume de *Nouvelles* que l'on pourrait appeler les œuvres fugitives de M. Charles de Bernard ; mais les voilà fixées, à cette heure, dans notre édition, et elles n'en sortiront plus.

Ajoutez, pour le complément de cette édition, le *théâtre* de M. Charles de Bernard, et les premières pages ravissantes du *Veau d'or*, destinées dans sa pensée à devenir les premières assises d'un grand livre ; hélas ! il n'a pas pu donner à son idée les développements rêvés, et pourtant le *Veau d'or*, complet ainsi, restera parmi ses chefs-d'œuvre.

Véritablement nous n'avons rien oublié dans toutes les pages sorties de la plume et du cœur de cet écrivain qui touchait à ce que la renommée a de plus aimable et de plus charmant, tant nous étions désireux d'élever un monument véritable à sa mémoire ; enfin on trouvera dans ses œuvres, même les poésies de sa jeunesse : *plus deuil que joie*. Hélas ! l'infortuné, quand il écrivait ces beaux vers, qui furent les premières inspirations de son printemps, il ne se doutait pas que la mort arri-

verait si vite, et qu'il serait frappé au plus beau moment de sa gloire, à l'heure où la popularité commence, à l'heure où le nom de l'écrivain se grave peu à peu dans tous les esprits distingués et dans tous les cœurs intelligents.

Afin que rien ne manquât à notre livre, nous avons demandé à M. Armand de Pontmartin une notice sur la vie et les œuvres de M. Charles de Bernard.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Œuvres complètes de Charles de Bernard formeront douze volumes grand in-18. Un volume paraît tous les quinze jours. Chaque volume se vend séparément.

Prix du volume, 3 francs.

TITRES DES OUVRAGES DE M. CHARLES DE BERNARD

Le Nœud gordien. . . . . . . 1 vol.	L'Écueil. . . . . 1 vol.
Gerfaut. . . . . 1 —	Un Homme sérieux. . . . . . . 1 —
Le Paravent. . . . . 1 —	Un Beau-Père. . . . . 1 —
La Peau du lion et la Chasse aux Amants. . . . . 1 —	Le Gentilhomme campagnard. . 2 —
Les Ailes d'Icare. . . . . . . 1 —	Théatre et Poésies. . . . . . 1 —
	Nouvelles et Mélanges. . . . 1 —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

ŒUVRES COMPLÈTES

— INÉDITES ET POSTHUMES —

DE STENDHAL

(HENRI BEYLE)

PRÉCÉDÉES D'UN ESSAI SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR

M. PROSPER MÉRIMÉE

de l'Académie française

Format grand in-18 anglais.

Nous sommes heureux d'annoncer enfin, après bien des recherches, et sous les auspices des plus intimes et des plus chers amis de l'auteur, une édition des œuvres complètes d'un des plus beaux esprits de ce siècle, M. de Stendhal, pour garder à M. Beyle le nom littéraire que lui-même il avait choisi.

Parmi les écrivains de ce temps-ci, il en est peu qui aient occupé au même degré l'attention publique et qui l'aient tenue plus en éveil. Cette inquiétude que M. Beyle donnait au lecteur, et cette curiosité soulevée par les moindres traits de cette plume acérée, se peuvent expliquer facilement par la nouveauté, par la fantaisie et par la variété des sujets qui se présentaient sans cesse et sans fin au voyageur, au rêveur, à l'artiste, au sceptique enfin : il réunissait en lui-même tous les contrastes; il doutait de l'amour, et il était à genoux devant Rossini.

Les lecteurs de cette génération ne se rappellent pas sans un vif sentiment de reconnaissance les livres de M. de Stendhal, tout remplis d'observations ingénieuses, de récits inattendus, de sentiments tout nouveaux et surtout féconds en surprises

de tout genre, soit que l'auteur nous promène dans la Rome éternelle, soit qu'il étudie et compare à loisir l'une à l'autre, Rome à Florence ; soit que, dans une suite de pages brillantes, du style le plus fin et de la raillerie la plus vive, il raconte, à la façon d'un artiste, ses peines, ses espérances et ses impressions de chaque jour.

Homme du monde, homme à part dans le monde; actif et paresseux, plein de zèle aujourd'hui et le lendemain endormi à moitié, improvisateur ardent, écrivain plein d'art et de recherche, il a tous les mérites du style, il en a tous les défauts : aujourd'hui Tacite et demain Crébillon fils.

Parmi les romans de M. de Stendhal, il en est plusieurs dont la trace est restée vive et dont l'empreinte est ineffaçable. *Le Rouge et le Noir*, par exemple, où l'on nous montre à quels excès peut se porter la témérité de l'impuissance, est un formidable roman dans son genre, et peu d'histoires ont été publiées, plus complètes, des vanités de la Restauration. Elle croyait bâtir sur le roc, elle bâtissait sur le sable. En véritable disciple de Voltaire, M. de Stendhal touchait la plaie et la faisait saigner sous sa main sans pitié.

Que dirons-nous de la *Chartreuse de Parme* qui n'ait été dit cent fois mieux que nous ne saurions faire? Un pareil livre est une épopée : au milieu des plus chères déceptions de la jeunesse et des plus tendres réminiscences de l'amour, vous rencontrez soudain le plus merveilleux récit de bataille qui ait été entrepris depuis les batailles d'Alexandre et de César. En ce livre épique apparaît, radieuse et sanglante, dans ses espérances et dans ses désespoirs, la journée entière de Waterloo; vous entendez tous ces grands bruits, vous comprenez tous ces détails, vous suivez à la trace les phalanges de l'Europe, et vous vous étonnez, épouvanté du charme indéfinissable qui peut se rencontrer dans ces pages dignes des plus sincères historiens.

Voilà un livre, cette *Chartreuse de Parme!* Ce sont là aussi des livres dignes d'être conservés, les *Promenades dans Rome*, *Rome, Naples et Florence*, l'*Histoire de la peinture en Italie*, la *Vie de Rossini* et la *Vie de Haydn, Mozart et Métastase*, et enfin ce livre charmant *de l'Amour*, qui a tant occupé les amoureux... les philosophes de ce temps-ci.

Dans notre édition, ce livre *de l'Amour* est augmenté de moitié, pour ainsi dire; car l'auteur a refait son livre, et comme le texte en était inépuisable, il n'a quitté son livre qu'à la mort.

C'est donc un ouvrage tout nouveau que nous annonçons à nos lecteurs, et ce qu'ils ont pu en lire déjà n'était que le premier trait du tableau.

Dans notre édition, nous avons réuni, sous le titre de *Mélanges*, un grand nombre de pages, précieuses pour le fond autant que pour la forme, que M. de Stendhal jetait çà et là d'une main prodigue, et qu'il signait de vingt noms différents. Ce sont là les archives de sa vie, et il a fallu véritablement rencontrer un archiviste et un ami pour que ces belles pages ne fussent pas perdues. Notre édition les sauve. Elle sauve aussi, dans deux volumes publiés sous ce titre : *Correspondance de M. de Stendhal*, une suite de lettres à ses amis des deux sexes, et même une suite de lettres plus tendres qui montreront ce bel esprit sous un jour tout nouveau.

Quiconque, au reste, voudra connaître le mouvement littéraire et politique des derniers jours de la Restauration, devra lire nécessairement cette correspondance inédite de M. de Stendhal; non-seulement on y voit l'homme qui juge et qui juge bien, mais encore l'homme qui sait voir et prévoir, et dont les instincts ne le trompent guère. Il avait l'esprit libéral en toutes choses, il aimait la libre pensée, et ça l'amusait de marcher en avant :

« Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre,

lui disaient ses amis. — Et qui m'aime me suive, » répondait-il.

Hélas! on l'a suivi tant qu'il a pu marcher, on l'a lu tant qu'il a pu écrire. Nous donnerons, parmi toutes ces choses inédites, deux volumes de *Nouvelles*, mises en leur ordre, à leur place, et se faisant valoir l'une l'autre par la diversité même de leur génie et de leurs origines. Parmi ces nouvelles, on distinguera, cette fois encore, l'*Abbesse de Castro*, les *Cenci*, le *Philtre*, à côté d'autres nouvelles entièrement inédites.

La mort prématurée de M. de Stendhal, frappé d'un coup de foudre au moment où sa vie était encore pleine et féconde, a attristé tous les amis des lettres. Elle a été un deuil sincère de tous les honnêtes gens qui aiment les livres bien faits, les saines paroles, l'esprit sincère, un style correct même dans ses excès, et sérieux même dans ses élégances les plus cherchées. M. de Balzac, lui-même, un bon juge, quand il apprit la mort de M. de Stendhal : « C'était un des esprits les plus remarquables

de ce temps-ci, disait-il... La *Chartreuse de Parme* est un livre merveilleux, le livre des esprits distingués. »

A cette louange suprême nous n'avons rien à ajouter. M. Prosper Mérimée s'est chargé d'écrire pour notre édition la vie de M. de Stendhal, dont il est resté l'ami fidèle et l'admirateur dévoué. Cette notice sera pour notre livre un précieux ornement, et d'un prix inestimable. Enfin, la louange de notre écrivain se retrouvera surabondamment dans les dix-huit volumes que nous annonçons, et qui seront tout à fait dignes, nous l'espérons du moins, par les soins de tout genre qui leur seront donnés, de représenter dans l'avenir les œuvres de ce charmant penseur, de ce rare esprit, de ce merveilleux écrivain.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Œuvres complètes de Stendhal, y compris les Œuvres inédites, formeront dix-huit volumes grand in-18. Un volume paraît tous les mois. On peut acheter chaque volume séparément

Prix du volume, 3 francs.

TITRES DES OUVRAGES DE M. DE STENDHAL (HENRI BEYLE)

Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase	1 vol.
Histoire de la Peinture en Italie. — Avec une introduction inédite	1 —
Rome, Naples et Florence. — Préface inédite	1 —
De l'Amour. — Avec préfaces et fragments inédits	1 —
Vie de Rossini	1 —
Armance, ou quelques scènes d'un salon de Paris	1 —
Promenades dans Rome. — Avec fragments inédits	2 —
Le Rouge et le Noir	1 —
La Chartreuse de Parme	1 —
Mémoires d'un Touriste. — Avec préface inédite	1 vol.
Souvenirs de voyages, suite des *Mémoires d'un Touriste*. — Inédit	1 —
Chroniques italiennes. — *L'Abbesse de Castro*, — *Les Cenci*, — *La Duchesse de Palliano*, — *Vittoria Accoramboni*	1 —
Nouvelles. — *Vanina Vanini*, — *Le Philtre*, — *Le Coffre et le Revenant*, etc., etc	1 —
Nouvelles inédites	1 —
Mélanges d'art et de littérature, en grande partie inédits	1 —

Et deux volumes de Correspondance publiés pour la première fois

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

GUSMAN

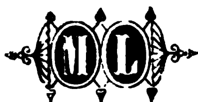
LE BRAVE

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

MÉRY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1853

Prix : 2 fr. 50

IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Cᵉ, RUE SAINT-BENOIT, 7



